INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET PRATIQUE

DE LA

PHRÊNOLOGIE,

Par A. Ferrier.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit. Ov.

BRUXELLES,
CHEZ N.-J. SLINGENEYER JEUNE, IMPRIMEUR,
RUE DE SCHAERBEEK, 51.

1845.

INTRODUCTION

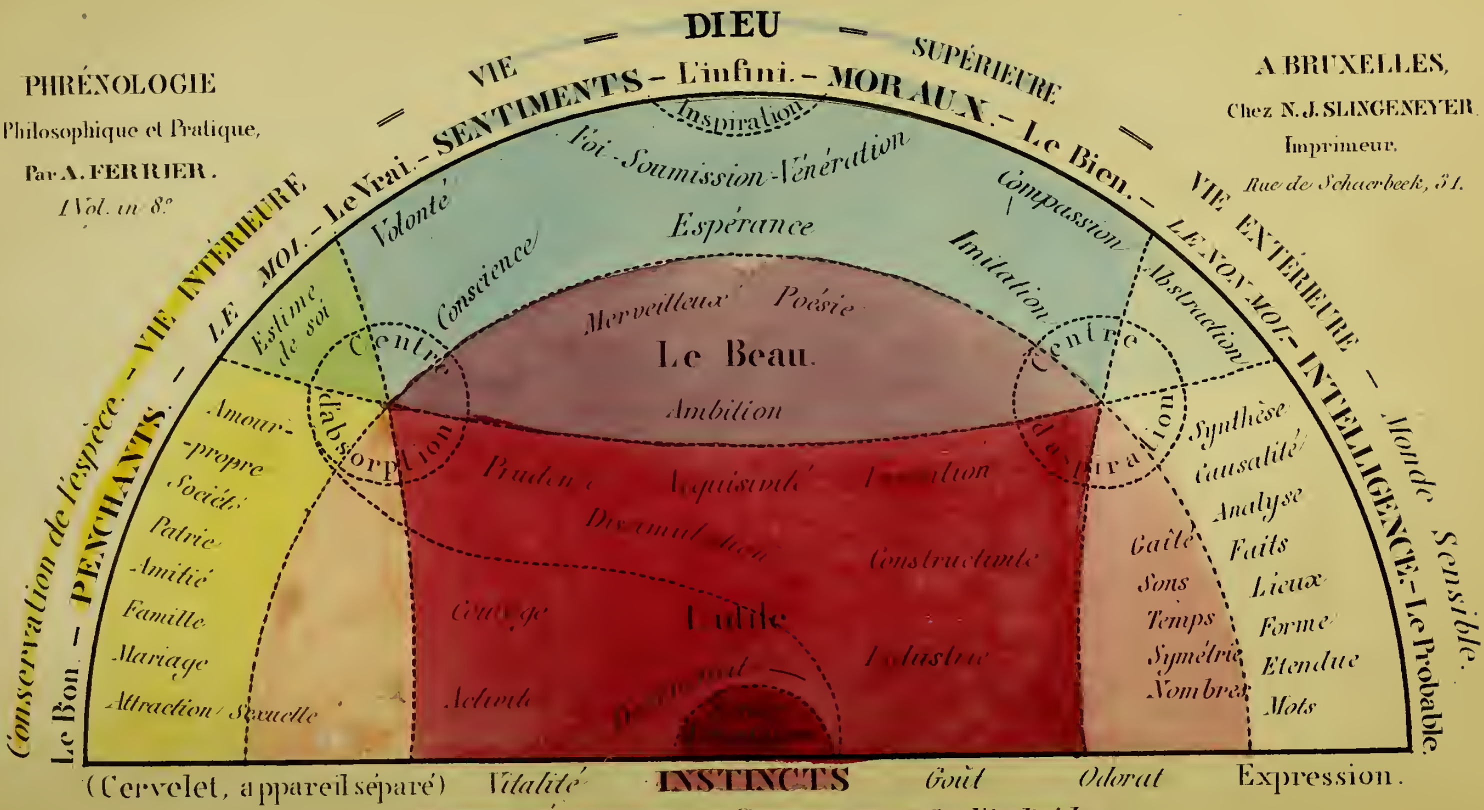
A

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET PRATIQUE

DE LA

PHRÉNOLOGIE.

Impr. de N.-J. Slingeneyer jeune.


PHRÉNOLOGIE
Philosophique et Pratique,
Par A. FERRIER.
1 Vol. in 8°
A BRUXELLES,
Chez N. J. SLINGENEYER
Imprimeur,
Rue de Schaerbeek, 31.
DIEU
VIE SUPÉRIEURE
SENTIMENTS - L'infini. - MORAUX. - Le Bien. -
LE MOI. - Le Vrai. -
VIE EXTÉRIEURE - Monde Sensible.
LE NON MOI - INTELLIGENCE. - Le Probable.
Conservation de l'espèce. - VIE INTÉRIEURE
Le Bon. - PENCHANTS.
Inspiration
Foi - Soumission - Vénération
Espérance
Volonté
Conscience
Compassion
Imitation
Abstraction
Estime de soi
Centre d'absorption
Centre d'aspiration
Merveilleux
Poésie
Le Beau.
Ambition
Amour-propre
Société
Patrie
Amitié
Famille
Mariage
Attraction Sexuelle
Synthèse
Causalité
Analyse
Faits
Lieux
Forme
Etendue
Mots
Gaîté
Sons
Temps
Symétrie
Nombres
Constructivité
(Cervelet, appareil séparé)
Vitalité
INSTINCTS
Goût
Odorat
Expression.
VIE INFÉRIEURE - Conservation de l'individu.

INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET PRATIQUE

DE LA

PHRÉNOLOGIE,

Par A. Ferrier.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit. Ov.

BRUXELLES,
CHEZ N.-J. SLINGENEYER JEUNE, IMPRIMEUR,
RUE DE SCHAERBEEK, 31.

1845.

c

PRÉFACE.

Cette introduction est destinée à précéder un *Traité de Phrénologie philosophique et pratique*, qui paraîtra plus tard.

Je la publie séparément pour suivre le conseil de quelques amis à qui j'en avais communiqué les idées principales ; ils ont paru croire que la manière nouvelle dont la science de Gall

y est envisagée serait de nature à lui ramener les sympathies et les convictions de quelques bons esprits qui, trompés par les ennemis de la doctrine sur son but et sa portée, ne refusent cependant pas de s'éclairer et ne ferment pas volontairement les yeux à la lumière. Ils ne liraient pas un Traité ; ils liront peut-être une Introduction de quelques pages.

La Phrénologie a deux classes d'ennemis acharnés : — 1° les hommes d'une religion et d'une morale peu éclairées, qui la condamnent sans vouloir l'entendre, sous prétexte qu'elle conduit tout droit au matérialisme ; — 2° les hommes intéressés à la proscrire, soit par des antécédents philosophiques ou scientifiques à défendre, soit par une nature vicieuse qui craint de se voir dévoilée.

Je ne cherche pas à réconcilier la Phrénologie avec les premiers, parce que ce serait peine perdue, — ni avec les seconds, parce qu'ils n'en sont pas dignes.

Je ne veux pas davantage réfuter les objections niaises que le vulgaire répète depuis quarante ans sans les comprendre lui-même. La Phrénologie ne sera jamais une science popu-

laire; elle demande une trop grande liberté de la pensée, une trop grande élévation au-dessus des préjugés dont on a nourri notre enfance. Il lui suffit d'avoir pour elle les hommes consciencieux, qui jugent par eux-mêmes et qui ne se laissent pas influencer par les opinions reçues. C'est à ceux-là seuls que je m'adresse.

La Phrénologie est avant tout une science d'observation. Sous ce rapport, elle n'a point d'autres preuves à faire que celles des faits. Elle a pu, dès son origine, et dans le désir de se concilier la bonne intelligence et le concours des autres branches de la science, condescendre à discuter la réalité de ses principes, et à prouver par le raisonnement la possibilité de sa propre existence. Mais aujourd'hui la Phrénologie n'en est plus là. Que lui importe, en effet, de se voir nier par les sophismes les plus obstinés, quand elle n'a qu'à se montrer et à dire : — me voilà? Que lui importe d'entendre contester ses principes sous prétexte qu'ils ruineraient telle ou telle hypothèse généralement admise, quand elle peut montrer ses principes au doigt? Tous les livres écrits contre la Phrénologie parviendront bien à démontrer—qu'elle ne peut pas,—qu'elle ne doit pas exister : — pas un ne démontrera qu'elle n'existe

pas. En attendant elle marche et grandit chaque jour. Parvenue déjà à une hauteur d'où elle domine tous les systèmes de convention qui ont divisé la philosophie depuis le commencement du monde, et forte de la conscience de sa supériorité, elle dédaigne les clameurs de l'ignorance et de l'envie qui ne sont pas encore lasses de la poursuivre. Sans doute il est pénible, quand on passe pour savant, et même à juste titre, de voir surgir une nouvelle science qui remet tout en question; sans doute il est fâcheux, quand on a passé sa vie à l'édification d'un système à qui l'on doit une certaine illustration, de voir crouler tout l'échafaudage devant une théorie nouvelle; aussi la Phrénologie ne doit-elle pas espérer d'avoir pour elle les Académies ni les Corps savants. Mais elle aura les hommes indépendants et sans préjugés, ceux qui ne se laisseront pas effrayer par les accusations de matérialisme, de fatalisme et d'immoralité dont on cherche à leur faire un épouvantail. Ce sont autant de calomnies. La Phrénologie est la base de toute saine philosophie, et ses principes s'accordent avec ceux de la morale la plus élevée. L'homme sage, le philosophe ne doit repousser aucune vérité, même quand elle pourrait de loin paraître funeste. L'enfant effrayé à la vue d'un fantôme, s'enfuit en appelant sa mère; l'homme s'avance vers la vision,

ou tout au moins il cherche à s'en rendre compte. Mais, de même que les remontrances de la mère sont impuissantes contre la frayeur de l'enfant, de même les preuves les plus rigoureuses sont inutiles pour qui n'en veut, ou n'en peut suivre la démonstration.

INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET PRATIQUE

DE LA

PHRÉNOLOGIE.

I.

Deux forces opposées se partagent le monde : — l'esprit et la matière.

Cette opposition est, à la vérité, plus apparente que réelle, car, comme elle existe à des degrés infinis, elle peut diverger indéfiniment, ou être ramenée vers un point de réunion, de coïncidence, qui se perd également dans l'infini.

Ainsi, dans le monde physique, la répulsion et l'attraction,

le chaud et le froid, le fluide et le solide, etc.; — dans le monde métaphysique, l'infini et le fini, l'unité et la variété, la cause et le phénomène, etc. ; — dans le monde moral, le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid, etc., — ne sont que des termes pris arbitrairement sur l'échelle infinie des êtres, et qui ne sont opposés entre eux, qu'autant que notre intelligence perçoit entre eux une relation plus ou moins distante.

Le chaud et le froid, par exemple, n'ont aucune délimitation qui les sépare précisément ; ce qu'on appelle chaud, n'est chaud que par son opposition à un degré de température qu'on est convenu d'appeler froid; les deux termes peuvent se rapprocher, se confondre ou s'éloigner à l'infini, sans qu'il soit possible d'assigner une limite réelle à leur point de départ ni à leur éloignement.

Cette proposition, d'une évidence absolue pour le chaud et le froid, n'est guère plus contestable à l'égard des fluides et des solides, puisque le passage de l'état solide à l'état liquide, comme de l'état liquide à l'état fluide, n'offre aucune limite saisissable, et que ces divers états ne sont que des modifications successives d'un même corps.

Il est également vrai que la répulsion (il serait plus exact de dire l'expansion) et l'attraction ne sont que des modifications d'un même principe, qui est le mouvement; car l'attraction n'est au fond qu'un effet réactif de l'expansion universelle,

comme la résistance n'est qu'un mouvement en sens contraire.

Le même raisonnement s'applique à l'infini et au fini, à l'unité et à la pluralité, à la cause et au phénomène, au vrai et au faux, au bien et au mal, au beau et au laid, etc.,—car, si rien n'est plus différent du fini que l'infini, si le point, par exemple, ne peut jamais devenir étendue, ni l'étendue descendre à l'état de point, la limite entre le point et la plus petite étendue possible ne saurait être posée absolument [1].

De sorte que rien n'existe dans le monde physique, — ni dans le monde métaphysique,—ni dans le monde moral,— qui ne suppose une opposition nécessaire à laquelle il se rattache par une transition insensible, ou qui ne se trouve être un point choisi arbitrairement entre deux oppositions infinies.

En outre, une analyse profonde parvient à identifier toutes

[1] Je ne prétends pas ici que le fini considéré abstractivement ne soit essentiellement opposé à l'infini; je ne prétends pas que le point, par exemple, en tant que point, ne puisse être considéré abstractivement comme absolu et indépendant de toute étendue. Le chaud, considéré en tant que chaud, est aussi absolument indépendant du froid, en tant que froid, et sans liaison aucune avec lui; mais, l'abstraction cessant, la liaison reparaît; le froid n'est plus qu'un degré de température comme le chaud, et l'intervalle qui les sépare peut varier à l'infini. De même le point et l'étendue, cessant d'être considérés abstractivement, peuvent être séparés par un intervalle infiniment grand ou infiniment petit, sans jamais se rencontrer ni atteindre de limite extrême.

ces oppositions diverses en deux oppositions, et à ramener à un même principe le beau, le bien, le vrai, l'unité, l'infini, la cause, le fluide, le chaud, l'expansion, l'esprit, etc., — comme aussi le laid, le mal, le faux, le multiple, le fini, le phénomène, le solide, le froid, la résistance, la matière, etc.

Tous les termes de cette opposition peuvent donc être représentés par l'*esprit*, d'une part, et la *matière*, de l'autre; — termes dont les éléments, quoique essentiellement distincts l'un de l'autre, et séparés, comme principes, de toute la distance qui sépare Dieu d'avec le monde, la cause d'avec l'effet, peuvent s'unir cependant d'une union si intime que tous les efforts de l'homme, depuis que la faculté de penser et de sentir lui a été donnée, n'ont point fait un pas dans la pénétration de cet impénétrable mystère.

Quoi qu'il en soit, notre organisation perçoit plus naturellement ces deux principes à l'état d'opposition. L'intelligence et les organes de l'homme étant finis de leur nature, et par conséquent incapables d'embrasser les points extrêmes de ces principes, c'est-à-dire l'infini, nous sommes réduits à n'en comprendre qu'une portion, dont l'étendue varie suivant la hauteur ou la largeur de perception physique, intellectuelle ou morale que Dieu nous a départie. Et comme cette perception a des limites, quelque vagues et confuses qu'elles soient, et que toute limite suppose une opposition, l'unité ne peut

se montrer à nous sans être circonscrite dans une dualité qui n'est pas elle, et qui lui est inhérente, — symbole mystérieux de cette trinité indivisible qui est le principe de toutes choses. — Or, si nous ne parvenons à comprendre ni l'infini, qui déborde par deux extrémités notre nature finie, ni celui qui se perd dans les profondeurs de l'unité, nous comprenons au moins les points extrêmes jusqu'où s'étend notre perception : nous les comprenons à l'état de fini, de variété, d'opposition. Nous procédons d'abord par voie d'analyse, car l'analyse est la perception du détail dans l'ensemble : c'est le premier degré de l'entendement humain. Ce n'est que plus tard, quand les éléments de notre intelligence sont plus nombreux et plus complets, que nous nous élevons jusqu'à la perception des rapports, et que nous comprenons l'ensemble dans une synthèse plus ou moins vaste, plus ou moins puissante.

Nous ne connaissons point l'esprit à l'état pur; il n'existe, dans ce monde, qu'accompagné de matière. Les fluides les plus subtils, le calorique, la lumière, l'électricité, le magnétisme, en sont plus ou moins mélangés, et déjà des expériences concluantes sont venues constater la transmission de la pensée et de la volonté, comme émanations positives d'individu à individu.

Nous ne trouvons pas davantage la matière sans esprit. Tout corps organisé ou non organisé, porte avec lui son élec-

tricité ou son magnétisme. Les êtres vivants sont soumis à la même loi ; mais plus leur nature s'élève, plus leur fluide vital est d'un ordre élevé. L'homme, le plus noble et le plus parfait des animaux, est animé d'un fluide vital (φρὴν) supérieur à celui des autres créatures.

Ce fluide, quelque spiritualisé qu'on le conçoive, quelque divine origine qu'on lui suppose, ne peut opérer sa communication avec l'homme matériel, qu'à la condition de revêtir une enveloppe matérielle [1] et de se soumettre, pour les phénomènes qu'il a mission d'accomplir, aux lois physiques, ou plutôt à la grande loi physique d'où découlent toutes les autres : — l'expansion. L'expansion c'est la cause première, c'est à la fois l'espace, la lumière, la chaleur, la vie ; là où elle n'est pas, c'est le néant, la nuit, le froid, la mort. Le mouvement et la résistance, la répulsion et l'attraction, ne sont que des manières d'être de l'expansion universelle. Tout est soumis à sa loi. C'est elle qui fait que tout se transforme incessamment et que rien ne périt, pas plus l'esprit que la matière. Car, comment la partie la plus pure et la plus divine

[1] « Quoique l'esprit, dit un des Pères de l'Église, saint Thomas, ne » soit pas une faculté corporelle, les fonctions de l'esprit, telles que » la mémoire, la pensée, l'imagination, ne peuvent pas avoir lieu sans » l'aide d'organes corporels. Aussi lorsque les organes, par suite d'un » dérangement, ne peuvent pas exercer leur activité, les fonctions de » l'esprit sont aussi dérangées. »

de nous-même, qui domine, qui régit la matière, comment l'esprit périrait-il, quand la matière elle-même est impérissable et ne peut que se transformer?

On ne sait pas comment s'opère la mystérieuse union de l'esprit avec la matière, de l'âme avec le corps, union qui forme la vie. Dieu souffle l'esprit dans la matière et tant que leur communauté dure, nous vivons; quand il lui plaît de les séparer, la vie cesse. Alors l'esprit, la partie immatérielle par laquelle nous communiquions avec Dieu, nous quitte pour retourner à lui; l'autre partie redevient matière et ne porte plus avec elle que les fluides nécessaires à ses rapports avec la matière.

Tout ce que nous sommes parvenus à comprendre, c'est que la partie de nous-même dans laquelle et au moyen de laquelle paraît s'opérer cette union, est un ensemble d'organes que nous appelons système nerveux, système qui tient à la fois de la matière par son organisation, et de l'esprit par son activité. Nous voyons que la volonté et la sensibilité communiquent au moyen de ces instruments avec le monde extérieur, et que quand les instruments sont retirés ou séparés, la communication n'a plus lieu. Nous voyons que tous les nerfs, partis d'une racine commune qui est le cerveau, aboutissent en se ramifiant, aux diverses parties de la surface du corps; que la substance de ces ramifications mutipliées à l'infini, ne diffère

pas de celle de la masse cérébrale, ou que du moins les différences de substance qui se montrent dans celle-ci, paraissent exister aussi dans la texture des cordons nerveux et y jouer le rôle de deux métaux dans une batterie électrique. Des expériences tout à fait décisives ont fait admettre, en physiologie, l'appareil cérébral comme le siége de la sensibilité et le point de départ de l'activité. C'est donc dans le cerveau surtout qu'il faut étudier les rapports du physique avec le moral, c'est-à-dire la vie.

En vertu de sa composition à la fois matérielle et spirituelle, l'homme a deux existences principales : —la vie matérielle et la vie spirituelle. Non pas que la vie, cet être abstrait et indivisible, puisse être séparée en deux; mais aujourd'hui tous les philosophes admettent — « une division ou séparation réelle de deux classes de facultés, les unes animales ou passives, les autres intellectuelles ou actives; distinction essentielle prouvée par les observations physiologiques éclairées par une vraie psychologie » [1].

Ces deux vies différentes suivent la loi générale que nous avons posée en commençant; intimement liées l'une à l'autre sans qu'on puisse savoir où elles commencent ni où elles finis-

[1] Cousin. Des rapports du physique et du moral de l'homme.

sent; tandis que l'une descend aux effets passifs qui, chez l'animal, caractérisent le plus grossièrement la matière, l'autre peut s'élever jusqu'aux régions sublimes où resplendit la gloire du Créateur, pour réfléchir ici-bas un rayon de ses divins attributs.

Depuis le crétin stupide qui n'a pas la conscience de lui-même, jusqu'à l'homme de génie qui fait marcher son siècle, bien des organisations différentes remplissent l'échelle infinie des créatures humaines. La Phrénologie n'a pas mission d'expliquer pourquoi ces êtres sont si différemment doués; elle n'a pas à rechercher quelle compensation Dieu réserve à ces inégalités évidentes, soit dans cette vie, soit dans une autre; elle laisse ces considérations à la Philosophie et à la Théologie; elle accepte les raisonnements de l'une et la révélation de l'autre. Elle se borne à tâcher de découvrir quels rapports existent entre les diversités d'organisations morales et les organisations physiques; quels signes visibles accompagnent ordinairement les facultés et les propensions naturelles, quelle influence exercent sur le moral de l'homme, sa constitution physique, son tempérament, toutes les circonstances enfin et tous les accidents de son enveloppe matérielle. Et comme la science phrénologique ainsi envisagée ouvre un champ sans bornes aux études des siècles à venir, — car il n'est pas un atome de notre corps qui n'ait à la fois sa raison

d'existence et son action sur notre manière d'être [1], elle prend d'abord pour principal sujet de ses investigations, la tête de

[1] Chaque partie d'un tout organique est semblable à l'ensemble et en porte le caractère. Le sang qui coule dans l'extrémité des doigts a le caractère du sang qui circule dans le cœur; il en est ainsi des nerfs et des os. Tout est animé d'un même esprit. Et comme chaque partie du corps se trouve en rapport avec le corps auquel elle appartient, comme la mesure d'un seul membre, d'une seule petite jointure du doigt, peut servir de règle pour trouver et pour déterminer les proportions de l'ensemble, la longueur et la largeur du corps dans toute son étendue; pareillement aussi, la forme de chaque partie séparée sert à indiquer la forme de l'ensemble. Tout devient ovale, si la tête est ovale; si elle est ronde, tout s'arrondit; tout est quarré, si elle est quarrée. Il n'y a qu'une forme commune, un esprit commun, une racine commune. C'est ce qui fait que chaque corps organique compose un tout dont on ne peut rien retrancher et auquel on ne peut rien ajouter, sans que l'harmonie soit troublée, sans qu'il résulte du désordre ou de la difformité. Tout ce qui tient à l'homme dérive d'une même source. Tout est homogène en lui : la forme, la stature, la couleur, les cheveux, la peau, les veines, les nerfs, les os, la voix, la démarche, les manières, le style, les passions, l'amour et la haine. Il est toujours un ; toujours le même. Il a sa sphère d'activité dans laquelle se meuvent ses facultés et ses sensations.

Il peut agir librement dans cette sphère, mais il ne sauroit en franchir les limites. Je conviens cependant que chaque visage change, et ne fût-ce qu'imperceptiblement d'un moment à l'autre, jusque dans ses parties solides ; mais ces changements sont encore analogues au visage même, analogues à la mesure de mutabilité et au caractère propre qui lui sont assignés. Il ne peut changer qu'à sa manière, et

l'homme, dont la conformation physique a des rapports plus directs avec le moral que tout le reste du corps.

tel mouvement affecté, emprunté, imité ou hétérogène, conserve encore son individualité, laquelle déterminée par la nature de l'ensemble n'appartient qu'à cet être-ci et ne serait plus la même dans un être différent.

LAVATER.

II.

La Phrénologie est une science nouvelle, qui date à peine d'un demi-siècle. Gall en est le véritable fondateur. On a voulu lui contester cette gloire en citant les opinions de plusieurs philosophes anciens, qui avaient soupçonné avant lui les rapports de certaines facultés générales de l'homme avec la conformation du cerveau; mais ces présomptions, depuis Aristote et Gallien jusqu'à Albert le Grand et Cabanis, ne se sont jamais appuyées sur des faits positifs; et d'ailleurs, il y a loin de ces vagues généralités à la classification à peu

près complète des facultés primitives que Gall a le premier découvertes et analysées l'une après l'autre, en indiquant le siége de chacune d'elles dans le cerveau.

Le dédale dans lequel ont erré jusqu'à lui tous les systèmes de philosophie fondés sur la psychologie, rendait très-difficile le dépouillement des facultés fondamentales, et le flambeau de la physiologie pouvait seul éclairer ce chaos. Les philosophes qui se sont le plus occupés de l'étude de l'homme, n'ont pas été généralement d'accord sur le principe et la cause de ses actions; ils l'ont été encore moins dans le nombre et le classement des facultés qu'ils regardaient comme fondamentales. Longtemps l'homme ne jugea son moral que par l'impression que les objets exercent sur lui et par les effets de sa volonté ; il rapportait tout alors à deux facultés intellectuelles, — l'entendement et la volonté.

Mais quel est le principe en vertu duquel nous sommes doués de l'entendement et de la volonté? — Cette essence inexplicable, source de la vie et de nos facultés, fut regardée comme un être immatériel, qui commandait à la matière, et qui fut nommé *âme* ou *esprit*. Platon, Aristote et les philosophes qui vinrent après eux, rapportèrent plus ou moins les phénomènes de la vie à l'esprit et à la matière, suivant que leur organisation les faisait pencher vers l'un ou vers l'autre [1].

[1] Platon, essentiellement spiritualiste, rapportait tout à l'esprit;

Bacon distingua deux âmes : l'une raisonnable, source de l'entendement, de la raison, du raisonnement, de l'imagination, de la mémoire, du désir et de la volonté ; l'autre sensitive, principe de la sensibilité et du mouvement volontaire.

Descartes admit une âme avec quatre facultés : la sensibilité, l'imagination, l'entendement et la volonté.

Locke n'attribua à l'âme que deux facultés : l'entendement et la volonté. Il donna aux idées deux origines : les sens et la réflexion.

Condillac réduisit à la sensation toutes les facultés de l'âme.

Enfin deux systèmes de philosophie plus récents, l'école allemande et l'école écossaise, se sont partagé de nos jours, les préférences des penseurs, suivant que leur organisation les portait vers l'idéalisme pur de la première ou vers le mé-

pour lui, toutes les idées étaient innées, et tout le monde extérieur n'existait qu'en vertu de ces idées; Aristote, tout en reconnaissant avec Platon, qu'il y a des idées dont on ne peut pas trouver le principe dans le monde sensible, rapportait cependant aux sens l'origine de la plupart de nos idées et de nos connaissances. Platon, doué d'une organisation tout idéale, devait atteindre à une très-grande hauteur dans la région des sentiments, qui ne sont en effet que des idées innées; Aristote dirigeant une organisation puissante, dans une voie moins élevée et moins détachée de la terre, devait pénétrer plus avant dans l'étude de la nature, et accorder davantage à l'expérience des sens. Observons en passant qu'il serait facile de reconstruire en imagination, d'après ces données, le cerveau de l'un et de l'autre. Platon devait avoir le front plus élevé, Aristote devait l'avoir plus large.

lange d'idéalisme et de sensualisme qui caractérise la seconde.

Tous ces systèmes pouvaient s'approcher plus ou moins de la vérité, mais ils ne s'appuyaient que sur des entités ou des abstractions qui ne trouvaient point leur application dans la nature; ils raisonnaient sur des facultés générales, comme l'entendement, la mémoire, au lieu de rechercher les facultés primitives; ils avaient en outre le défaut de représenter des opinions individuelles, et de prêter aux phénomènes vitaux les formes plus ou moins matérialisées ou spiritualisées, sous lesquelles les concevait l'organisation de leurs auteurs. Il est certain que plus un esprit aura le pouvoir de s'élever dans le monde des idées et de l'abstraction, moins il aura de solidité pour pénétrer dans celui des sens et de la matière. — Un Phrénologue dira à la première vue de la tête d'un Philosophe, s'il est matérialiste, spiritualiste ou éclectique.

Cependant, les philosophes le plus anciennement connus, ont placé dans la tête le principe vital qu'ils appelaient l'âme ou l'esprit.

Pythagore, qui reconnaissait deux âmes, plaçait l'âme végétative et sensitive dans le corps, dans le sang; mais il disait que dans la tête était la partie la plus sublime de l'homme, l'âme rationnelle.

Platon mit également l'âme raisonnable dans la tête, mais il plaça les passions dans les viscères, idée qui a prévalu longtemps.

Aristote croyait aussi que la tête était le siége de l'âme. Il pensait déjà que les qualités intérieures de l'homme pouvaient être annoncées par des signes extérieurs, et il a laissé tout un livre sur la science physiognomonique dont il est le véritable créateur.

Gallien pensait que le cerveau était le siége de l'âme et que tous les organes des sens lui étaient soumis. Il remarqua le premier qu'il y a des nerfs de sensibilité et des nerfs de mouvement, idée développée depuis et généralisée dans les admirables travaux de Gall sur l'anatomie du cerveau.

Albert le Grand, évêque de Ratisbonne et son élève, saint Thomas d'Aquin, cherchèrent à localiser les facultés dans le cerveau, et à en découvrir les signes extérieurs.

« La sagesse paraît sur le visage du sage » — nous enseigne l'Écriture.

« *Vultus indicat mores* » — dit Cicéron.

« Il n'est rien plus vraisemblable, dit Montaigne, que la conformité et relation du corps à l'esprit. »

Le vulgaire ne dit-il pas tous les jours : — Un cerveau étroit; des sentiments bas; une vaste, une haute intelligence?

Vers la fin du seizième siècle un Italien, nommé Porta,

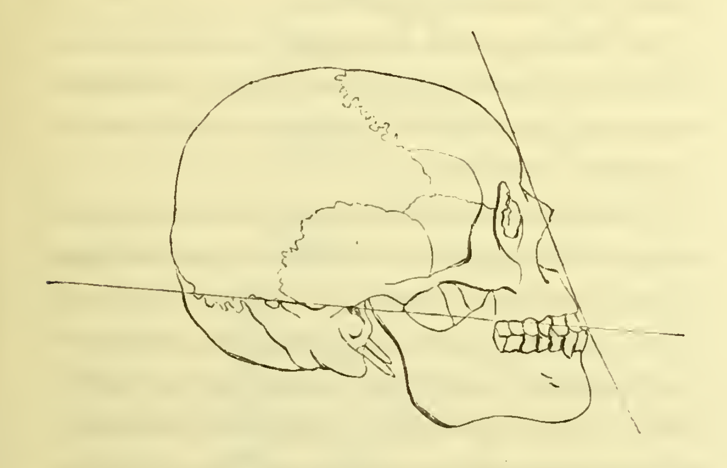
publia un livre sur la physionomie humaine eomparée avee celle des animaux, dans lequel il énumère les instinets que l'homme partage avee la bête. On y voit des planehes où la tête de Platon est en regard de eelle d'un chien épagneul; eelle de Vitellius César en regard d'un hibou ; une tête d'idiot y est eomparée à eelle d'une truie, ete.

Charles Bonnet, Herder, Cabanis, Van Swieten, Soemmering, Haller et d'autres moins eonnus, pressentirent plus ou moins les déeouvertes de Gall.

Peu de temps avant lui, un homme doué d'une sagaeité et d'une finesse d'observation extraordinaires, Lavater, avait essayé de réduire en prineipes ses ingénieuses observations sur la physionomie de l'homme et des animaux, mais il ne réussit point à eréer une seienee réelle, ni à faire profiter la postérité du talent merveilleux avee lequel il lisait le caractère sur les traits du visage ; eette faculté, dont on rapporte des exemples presqu'ineroyables, était ehez lui le résultat d'une organisation exquise, une intuition partieulière dont le seeret s'est perdu avee lui, et ses nombreux écrits, dégagés d'une phraséologie emphatique et déelamatoire, ne eontiennent pas dix lignes de règles positives que l'expérienee ne soit jamais venue eontester.

Un médeein hollandais qui vivait à peu près à la même époque, Camper, avait imaginé de mesurer l'intelligence sur

la tête de l'homme, en tirant deux lignes, l'une horizontale qu'il conduisait des dents supérieures de devant, au niveau du trou de l'oreille, et l'autre du point le plus saillant du front jusqu'à ces mêmes dents.



L'angle formé par ces deux lignes, et qu'il appelait *angle facial*, donnait selon lui, la mesure de l'intelligence. Ce système offrait quelque apparence de justesse; aussi obtint-il une certaine célébrité. En effet, chez la race européenne, race supérieure en intelligence à celles des autres parties du monde, l'angle facial comprend de quatre-vingt à quatre-vingt-cinq degrés; la race mongolique en a soixante et quinze; les races nègres n'en ont que soixante et dix, et si l'on continue à descendre dans l'échelle des animaux, on trouve que l'orang-

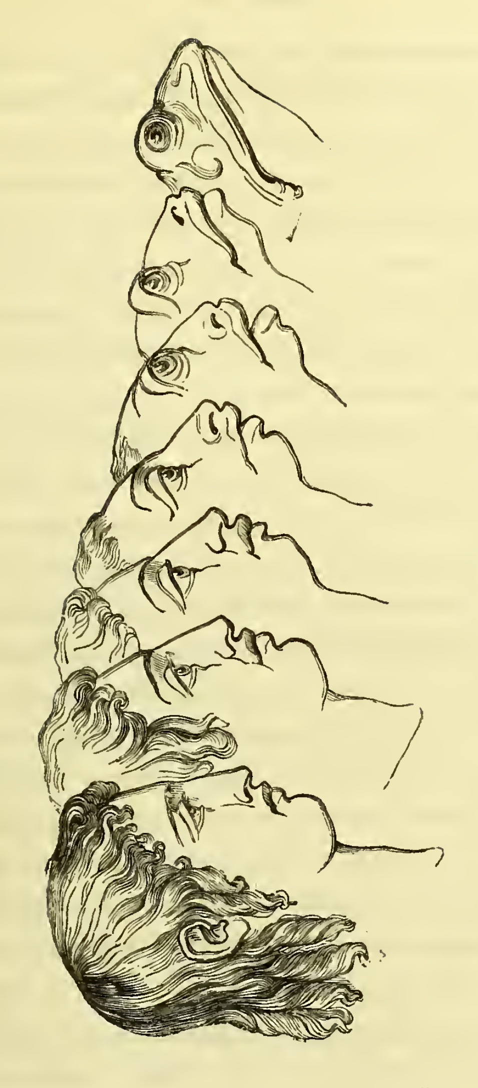
outang n'en a plus que soixante. Lavater, poursuivant cette donnée, dont l'idée première se retrouve dans Porta, établit la gradation depuis la tête d'Apollon, dont la ligne frontale est presque perpendiculaire, jusqu'à la grenouille, dont l'angle facial est à peine de quatre degrés.

Cette théorie ne résista point à une longue observation et l'on reconnut bientôt que les fronts *fuyants* renfermaient souvent bien plus de véritable intelligence que les fronts perpendiculaires ou bombés.

D'autres physiologistes essayèrent de corriger le système de Camper. D'Aubenton forma son angle en menant deux lignes du grand trou occipital, c'est-à-dire du milieu du cou, vers le bord inférieur de l'orbite de l'œil d'une part, et de l'autre vers le sommet de la tête. Cette mesure, ainsi que celle de Cuvier, appelée l'*aire de la tête*, et plusieurs autres encore, offrent tout aussi peu d'exactitude et n'ont pas résisté davantage à l'épreuve du temps.

Il était réservé à Gall, non-seulement de découvrir les rapports de conformation du cerveau avec les manifestations des facultés primitives, mais aussi d'analyser et de classer ces facultés de manière à jeter les fondements d'un système qui doit désormais servir de base à toute philosophie rationnelle.

Né en 1758, dixième fils d'un honnête marchand de Tiefenbrunn, village du grand-duché de Baden, il fut d'abord confié



Granville.

aux soins d'un ecclésiastique, son oncle, qui lui donna les premières leçons. Ensuite on l'envoya à Baden où ses études devinrent plus sérieuses, puis à Bruchsal où il termina ses humanités. Doué au plus haut degré de l'esprit d'observation et de comparaison, Gall fut conduit par une remarque tout instinctive, à la découverte des rapports du physique avec le moral. Dans le cours de ses premières études, il avait plus d'intelligence que de mémoire; il ne récitait pas facilement les leçons qu'il avait cependant la conscience de comprendre parfaitement, tandis que plusieurs de ses camarades, qui n'avaient que de la mémoire verbale, l'emportaient toujours sur lui dans les exercices et les concours. La sagacité comparative qui le distinguait déjà, lui fit bientôt faire cette remarque, que plusieurs de ces enfants avaient entre eux un rapport de conformation dans les yeux, et que généralement les yeux gros et saillants correspondaient avec une grande mémoire, tandis que les garçons dont les yeux étaient petits et enfoncés, montraient peu de mémoire[1] et parlaient moins facilement. Une semblable coïncidence ne fut pas perdue pour un esprit tel que celui de Gall; il pensa qu'elle ne pouvait être l'effet du hasard, et de réflexion en réflexion, il arriva à présumer que, si la mémoire était ordinairement annoncée par

[1] Plus tard l'observation lui apprit que la saillie des yeux ne se rapporte qu'à la mémoire verbale.

des yeux saillants, il pourrait bien se faire que nos autres aptitudes fussent en rapport avec d'autres conformations extérieures. — Dès ce moment, dit-il, tous les individus qui se distinguèrent par une qualité ou une faculté quelconques, devinrent l'objet de son attention et d'une étude détaillée de leur tête.

Plusieurs remarques analogues le mirent sur la voie de nouvelles découvertes et désormais l'étude de la physiologie, de l'anatomie, de la médecine, fut la vocation décidée du jeune Gall. Il alla se fixer à Strasbourg pour y achever ses études et assister aux leçons d'anatomie du célèbre professeur Herman. L'observation de la nature, dirigée par un puissant esprit de causalité, lui montra partout des différences d'organisations pour les variétés d'effets à produire : — Une cristallisation particulière affectée à chaque sol ; — chaque espèce d'arbre organisée différemment ; toutes les parties d'un arbre, telles que le bois, les feuilles, les fleurs et les fruits pourvues chacune de leur organisation propre ; — l'organisation de chaque espèce d'animaux également modifiée, et, dans le même animal, chaque fonction particulière attachée à une organe particulier : le foie présidant à la sécrétion de la bile, le cœur à la circulation du sang, le poumon à la respiration ; — dans le système nerveux les cinq sens extérieurs séparés et indépendants les uns des autres ; — partout autant d'instruments qu'il y a d'impressions.

Il fit cette réflexion, que les facultés affectives et intellectuelles ne se manifestent pas simultanément ni avec la même intensité. En effet, il en est qui paraissent et qui disparaissent plus tôt ou plus tard; quelques-unes sont plus vives chez les enfants, d'autres n'ont toute leur énergie que dans l'âge adulte; plusieurs diminuent vers quarante ou cinquante ans, d'autres subsistent jusqu'à la décrépitude. Toutes les facultés ne peuvent pas non plus agir sans cesse; elles ont besoin de repos pour prendre de nouvelles forces. Une étude longtemps continuée sur le même objet finit par fatiguer, et beaucoup d'hommes, ceux surtout dont l'organisation est complexe plutôt que spéciale, ont besoin de varier leurs occupations. Quand les yeux sont las de regarder, l'oreille peut encore entendre avec plaisir de la musique; quand les organes de la pensée sont fatigués, on se livre volontiers aux exercices du corps. L'activité successive des facultés prouve la pluralité des organes.

Gall commença alors sa collection de crânes et de têtes moulées. Rien ne l'arrêta; il se fit ouvrir les portes des prisons et des bagnes; il obtint les têtes des suppliciés. Les hôpitaux d'aliénés présentèrent aussi un vaste champ à ses études. Lorsqu'il eut réuni un assez grand nombre de faits pour former sa conviction, il fit connaître au public les principes de sa doctrine.

Ces principes, accueillis par quelques-uns avec faveur, furent attaqués avec violence, comme toute découverte nouvelle

qui contredit les systèmes en honneur et les réputations formées. C'est l'histoire de tous les grands hommes, dans tous les siècles. Démocrite fut traité d'insensé pour avoir recherché dans l'anatomie pathologique les causes de la folie. Pythagore fut chassé d'Athènes, Anaxagore emprisonné, Socrate condamné à boire la ciguë, pour avoir émis des doctrines nouvelles. Le système du monde de Galilée fut accueilli, dans son temps, comme la Phrénologie l'a été de nos jours. Le célèbre Harvey fut tourné en dérision par les médecins ses confrères, lorsqu'il publia sa belle découverte de la circulation du sang, la plus importante qui ait été faite en médecine depuis que cette science existe, et qui ne valut à son auteur que la perte de sa clientèle, la ruine et la persécution. La théorie des rayons lumineux de Newton fut accueillie par le ridicule et par les hostilités les plus violentes. Celui qui le premier eut l'idée d'appliquer la vapeur à la marine, Fulton, ne rencontra que l'indifférence et l'incrédulité, — non pas seulement dans le vulgaire, mais chez l'homme peut-être le plus capable de tous ses contemporains de comprendre la portée de cette invention et le plus intéressé à l'adopter. Il n'est pas étonnant que la Phrénologie ait été traitée, à son apparition, comme tout ce qui est neuf et grand, comme tout ce qui renverse les idées reçues.

Parmi les objections que les médecins faisaient à Gall, ils

citaient surtout la maladie de l'hydrocéphale, dans laquelle ils s'accordaient tous alors à voir une dissolution de la substance du cerveau, tandis que cette affection ne détruit pas toujours les facultés intellectuelles. Gall se mit à rechercher un hydrocéphale. Il parvint à trouver une femme dans cet état, qui consentit à lui léguer sa tête après sa mort; et après avoir extrait environ quatre livres d'eau qui se trouvaient dans le crâne, il démontra, à l'aide du déplissement naturel que cette masse liquide avait opéré dans les circonvolutions, que le cerveau n'est pas une simple agglomération de globules, comme les médecins l'avaient pensé avant lui, mais bien une structure fibreuse dans sa partie blanche.

Bientôt ce grand homme appuya son système d'une dissection du cerveau plus complète et plus significative que celle qu'on en avait faite jusqu'alors, et qui devait rectifier les connaissances de la médecine sur le système nerveux. Cet ouvrage frappa les savants et les disposa à lui rendre plus de justice. Alors il ouvrit à Vienne des cours publics où il exposa ses découvertes sur la structure et sur les fonctions du cerveau. La jeunesse allemande suivit avec empressement les cours de Gall, et l'un de ses élèves les plus assidus, le docteur Spurzheim, embrassant avec ferveur les idées de son maître, en devint l'ami et le collaborateur. A partir de 1804, Spurzheim s'associa aux travaux de Gall et depuis lors, non-seulement il enrichit la science de découvertes importantes pour l'anato-

mie et la physiologie du cerveau, mais il contribua surtout à jeter un grand jour sur la partie philosophique et morale du système.

Gall avait passé vingt-cinq années à recueillir des faits et des preuves en faveur de ses idées. Il ne s'était servi jusque-là que du mot *cranioscopie*, qui veut dire seulement : — l'art d'observer le crâne. — Spurzheim, plus spiritualiste que son maître, comprit que la nouvelle science n'était pas moins que la science, si longtemps cherchée, des rapports du physique avec le moral, la science de l'esprit animant le corps, celle de la vie enfin, et il adopta pour elle, le nom de *Phrénologie*, — qui en fait une science toute philosophique [1].

La Phrénologie est donc la science vitale ; — c'est celle qui enseigne les rapports de notre corps matériel avec l'esprit immatériel qui l'anime ; — elle fait reconnaître d'après l'organisation extérieure, dans quelles proportions l'élément matériel et l'immatériel se combinent, et quelles sont les aptitudes qui résultent de la conformation naturelle.

Après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe,

[1] M. Forster, de Bruges, réclame l'honneur d'avoir créé et fait accepter le mot *Phrénologie*, qui signifie : science de l'esprit ou science vitale.

Gall vint à Paris en 1808, pour y professer sa doctrine. Non-seulement elle n'y fut pas comprise, mais on l'accueillit par le ridicule et par l'injure. Quelques savants néanmoins entrevirent toute la portée de cette nouvelle philosophie ; un public d'élite, des sénateurs, des généraux, des conseillers d'État, suivirent assidûment les leçons de Gall. Mais un jour, l'empereur ayant lancé quelques traits contre la cranioscopie, ces personnages cessèrent de fréquenter le cours[1]. Cuvier était du nombre. Il avait d'abord accueilli la doctrine avec beaucoup de faveur, mais non moins courtisan qu'homme de science, — il changea tout à coup de batterie, dit Broussais, lorsqu'il sentit que l'autorité du temps répugnait à voir cette science encouragée.

Gall n'en continua pas moins à donner des cours publics, jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à ses précieux

[1] Napoléon raisonnait comme tous ceux qui ont un parti pris contre la Phrénologie, même avant de l'examiner, parce qu'elle renverse leurs idées au premier abord. Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires de Sainte-Hélène* : — « Lavater, Cagliostro, Mesmer n'ont jamais été mon fait. » J'éprouvais je ne sais quelle espèce d'aversion pour eux. Je n'avais » garde d'admettre celui qui les continuait parmi nous.

» J'ai beaucoup contribué à perdre Gall. Corvisart était son grand » sectateur ; il le vântait, le protégeait, fit l'impossible pour le pousser » jusqu'à moi. Mais il n'y avait pas de sympathie entre nous. Lui et » ses semblables ont un grand penchant pour le matérialisme ; il ac- » croîtrait leur science et leur domaine. »

travaux. Il mourut à Paris en 1828, sans avoir eu la consolation de voir ses idées triompher de son vivant.

Spurzheim alla répandre la doctrine de son maître en Angleterre et aux États-Unis, où elle fut accueillie avec un empressement qui contrastait avec le dédain qu'elle avait trouvé en France. Les savants, les philosophes examinèrent consciencieusement et sans préventions les faits sur lesquels s'appuie la Phrénologie, ainsi que les conséquences qu'elle en déduit. Bientôt, convaincus par les preuves multipliées que la nature nous met tous les jours sous les yeux, et qu'il est si facile de vérifier, la plupart embrassèrent avec enthousiasme un système qui offrait désormais la voie la plus sûre pour arriver à l'amélioration intellectuelle et morale de l'homme.

Spurzheim mourut à Boston en 1835. La relation des funérailles qui lui furent faites est un témoignage éclatant du respect et de la considération dont on entourait dans ce pays le représentant de la doctrine phrénologique.

III.

Comme le fluide électrique, avec lequel il offre la plus grande analogie, le fluide vital rayonne du centre à la circonférence. Comme lui, il affecte une tendance constante vers les points les plus éloignés du centre. Du milieu du cerveau, sa mystérieuse demeure, il s'échappe sans cesse activant tous les organes qu'il traverse, pour produire la vie organique par un de ses pôles et la vie mentale par le pôle opposé. De là les deux principes qui animent toute créature vivante, tous les êtres dont l'animalité se compose.

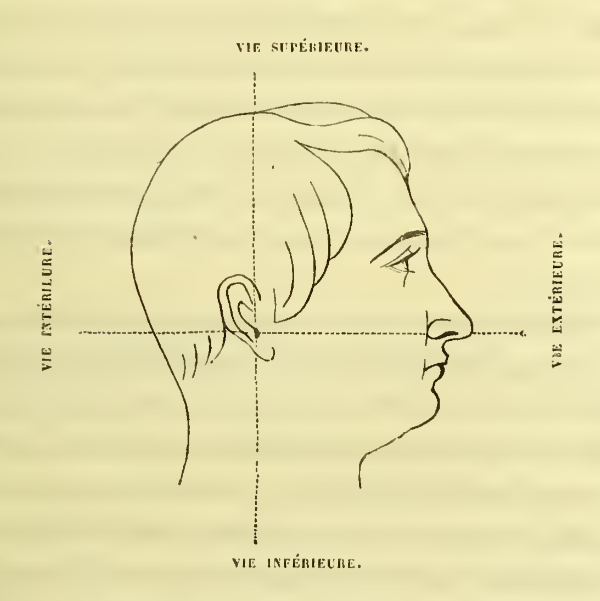
Au premier degré de l'échelle des animaux, les infusoires, les zoophytes, sont composés presque entièrement de matière, avec une partie imperceptible de vitalité. Un peu plus haut, dans les mollusques, puis dans les insectes, dans les poissons, dans les reptiles, l'instinct, le mouvement, se dégagent de plus en plus de la matière ; enfin les oiseaux, les mammifères, nous offrent successivement des organes sensoriaux plus nombreux et plus perfectionnés, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'homme où nous les retrouvons tous, accompagnés de facultés qui n'appartiennent qu'à lui.

C'est la division de ces facultés supérieures et des facultés purement animales, — cette divergence du principe vital vers l'esprit d'une part et vers la matière de l'autre qui donnent naissance aux deux classes de phénomènes qui constituent ce que j'appelle — Vie spirituelle et Vie matérielle, — ou Vie supérieure et Vie inférieure.

Ainsi les hommes seront d'autant plus matériels ou matérialistes, que leur nature descendra plus bas vers la Vie inférieure, et d'autant plus spiritualistes que chez eux la Vie supérieure dominera celle-là. Enfin les hommes de la Vie normale seront ceux dont la nature se tiendra également éloignée de l'un et de l'autre excès et en qui les deux principes se feront équilibre. — *In medio virtus.*

Deux autres principes forment, dans l'organisation hu-

maine, une opposition perpendiculaire à celle-ci, savoir : — la Vie intérieure et la Vie extérieure, qui sont représentées par les phénomènes du Moi et du Non-moi. Selon que les hommes vivent davantage en eux-mêmes ou hors d'eux, ils penchent plus ou moins vers l'une ou vers l'autre de ces deux vies.



C'est sur ces quatre divisions qu'est basée toute la science phrénologique. La vie qui nous anime, qui nous dévore sans cesse, se porte constamment vers un de ces points cardinaux, suivant la direction que lui impriment la constitution héréditaire, d'abord, le tempérament, l'éducation, l'exemple, les

événements, et enfin la volonté, quand elle ne reste pas elle-même sous l'influence de ces mobiles divers. On vit — de bas en haut, — de haut en bas, — de dedans en dehors, — de dehors en dedans, — ou bien dans des directions composées qui varient à l'infini, entre chacune des directions cardinales.

Le but pratique de la Phrénologie est d'éclairer l'homme sur la dynamique des forces morales et physiques qui existent en lui, pour qu'il en puisse régler l'équilibre ; de reconnaître dans quelle direction se porte la vie, pour empêcher qu'elle ne s'échappe trop dans le même sens, comme la flamme d'un bûcher s'envole sans avoir épuisé tout l'aliment qu'elle eût pu consumer.

Tout homme a sa valeur ; — mais beaucoup meurent sans l'avoir connue. Ce qui retient tant d'hommes dans la médiocrité, c'est l'ignorance de leurs aptitudes spéciales, et le mauvais emploi des forces morales qu'ils ont reçues de la nature. Mais que le hasard les place pour un instant dans la vie pour laquelle ils avaient été créés, aussitôt leurs yeux s'ouvrent ; ils s'orientent, ils se reconnaissent, ils reprennent courage, ils sont étonnés d'avoir vécu si longtemps sans la conscience de leur valeur, et ne tardent pas en marchant droit au but, à conquérir la supériorité qui leur était destinée.

D'autres au contraire nés avec un penchant prononcé dans une certaine direction, dépensent au profit d'une seule, ou

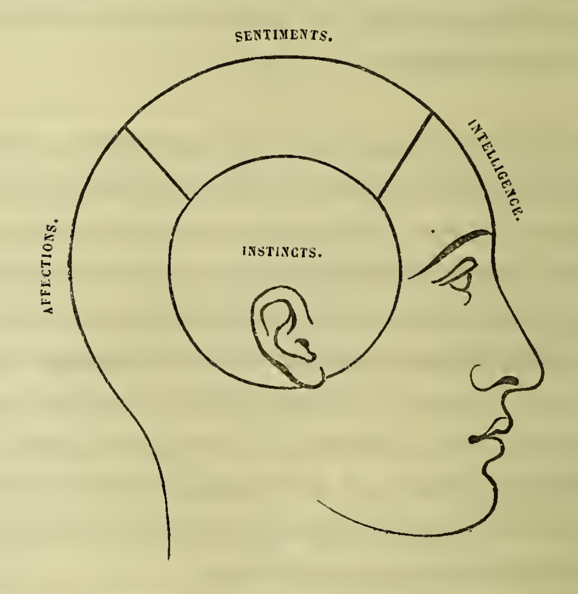
d'un petit nombre de facultés tout ce qu'ils ont de forces vitales. Que d'enfants n'a-t-on pas tués en excitant leur moral au préjudice de leur santé! Que d'hommes s'épuisent dans l'étude! Que d'existences se spiritualisent et s'envolent dans les jouissances de l'imagination! Combien en a dévorés l'amour des arts, la poësie, l'ambition, la politique! Et quels services ne doit pas rendre la Phrénologie à la médecine, en découvrant, dans une tête dont les proportions manquent d'harmonie, si telle ou telle partie de l'organisme souffre de la surexcitation causée par un trop fort développement et une activité trop grande de l'intelligence, des sentiments moraux ou des affections.

Quoiqu'on ne puisse pas savoir précisément où se trouve le point de départ de l'action vitale dans le cerveau, il est rationnel de le placer à l'endroit d'où la substance nerveuse se ramifie d'un côté dans les hémisphères du cerveau, de l'autre, par la moelle allongée, vers les parties inférieures du corps. Or, si l'on fait passer une ligne entre les deux conduits auditifs, on traverse la substance cérébrale immédiatement au-dessus du canal rachidien, à la partie qu'on appelle la protubérance annulaire, à peu près vis-à-vis des tubercules quadrijumeaux, que l'on suppose généralement chez l'homme le centre de tous les organes cérébraux.

Le trou de l'oreille peut donc former un point de départ

approximatif pour mesurer les rayons qui aboutissent à la demi-circonférence formée par le profil du crâne.

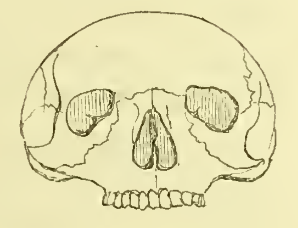
Dès ce moment nous pouvons reconnaître quelle est celle des parties postérieure, antérieure ou supérieure du cerveau qui présente le plus de développement, soit en longueur, soit en volume. Or, cette mesure n'est rien moins que — la mesure des *Penchants*, de l'*Intelligence* et des *Sentiments moraux*. Quant aux *Instincts animaux*, ils se mesurent par l'élargissement du diamètre de la tête entre les oreilles, proportionnellement aux autres parties.



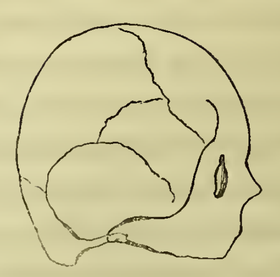
Les hommes dont la tête est régulière et bien équilibrée, ne se distinguent guère que par une assez grande mobilité d'esprit, de caractère, et par des aptitudes générales; — ceux au contraire dont la tête affecte une forme particulière et fortement accidentée, sont toujours remarquables par une individualité prononcée et par des aptitudes spéciales.

Si la partie supérieure de la tête offre la forme d'un hémisphère assez régulier, de manière que le diamètre d'une oreille à l'autre soit à peu près égal à celui du front à la nuque, et que le trou auditif ne se trouve qu'à un demi-diamètre environ du sommet, cette forme écrasée de la masse cérébrale retiendra les forces vitales vers la base et activera surtout la vie inférieure, celle des instincts animaux.





Si, au contraire, le rayon dirigé vers le sommet de la tête est plus grand que les rayons tirés horizontalement, l'expansion vitale, en se portant avec plus d'abondance vers le haut, activera surtout les facultés supérieures et morales.

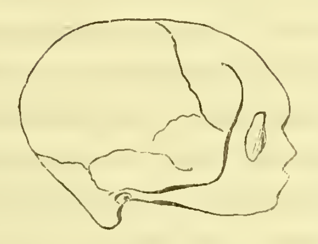


De même, si la plus grande masse se porte vers le derrière de la tête, elle y attirera le fluide vital qui activera ainsi la vie intérieure, et fera pencher la balance du côté des affections de famille, de patrie, etc.



Enfin, plus la vie se portera vers le front, plus elle vivifiera les organes qui mettent l'homme en rapport avec le

monde extérieur, et plus elle donnera de ressort à l'intelligence [1].



La partie inférieure du cerveau, destinée aux fonctions les plus simples, les plus matérielles, paraît n'avoir d'autres propriétés que celles d'une substance sensible, dilatable et contractile. Comme les animaux les plus rudimentaires, elle reçoit des impressions où le sentiment, le mouvement et l'instinct sont confondus. Quand les polypes se contractent sous l'influence des corps étrangers, ces animaux ressentent, ou du moins nous supposons qu'ils ressentent une impression; c'est là toute leur vie : — un corps grossier animé d'une faible étincelle de vitalité; — mais enfin c'est déjà de la matière animale, c'est-à-dire vivante.

[1] Je ne donne pas ces figures comme des types absolus, mais généraux, d'instincts, de sentiments, d'affections et d'intelligence. Un simple profil ne peut pas tout indiquer, et ces mesures ne sont exactes que — toutes choses égales d'ailleurs.

La nature de cette vitalité s'élève à mesure qu'elle rayonne dans des directions qui s'éloignent davantage de la terre, c'est-à-dire de la matière. Ainsi après avoir donné aux organes inférieurs de l'homme les propriétés expansives qui produisent le mouvement et la sensibilité première, le principe vital, que je continue d'appeler fluide, pour fixer les idées, communique à des organes plus élevés — l'instinct de l'*alimentation* et du choix des aliments; puis successivement — l'instinct d'*attaquer* la proie, — de la *détruire*, — de se *cacher* pour la surprendre, ou pour fuir le danger, — de se *construire* une demeure — et de *faire des provisions*.

Jusque-là l'homme ne s'est pas encore élevé bien haut dans l'échelle des animaux. Tous ces instincts sont partagés avec lui, plus ou moins, par les insectes, les reptiles et les poissons, à l'existence de qui ils suffisent. C'est là que s'arrête la classe des facultés purement animales que les Phrénologues appellent *instincts*. — Elles ont pour but la conservation exclusive de l'*individu*. — Les instincts ont pour siége, dans le cerveau, les parties inférieures latérales. Le fluide qui les vivifie traverse et dilate les parties situées immédiatement au-dessus des oreilles.

En se dirigeant vers la partie postérieure du cerveau, le fluide vital va donner naissance aux facultés qui ont pour but—

la conservation de l'*espèce* — et que les phrénologues appellent *penchants* ou *affections*. Les penchants suivent, comme les instincts, une marche ascensionnelle suivant que leur nature s'élève de la matière vers l'esprit. Partis de la région inférieure du cerveau, ils entraînent l'individu, d'abord — vers le *sexe* opposé, puis — vers le produit de cette attraction, la *progéniture*, puis — vers la *famille*; et, généralisant de plus en plus ses affections, à mesure qu'elles s'approchent de la région des sentiments supérieurs — vers l'*amitié* plus ou moins proche, — vers la *patrie*, et enfin — vers la *société*, c'est-à-dire l'espèce entière.

Nous voyons déjà que les penchants qui représentent surtout la vie intérieure, en opposition avec la vie extérieure située sur le devant de la tête, touchent vers le bas aux instincts, avec qui ils forment la vie inférieure, tandis qu'ils vont se fondre vers le haut dans les sentiments élevés qui représentent la vie supérieure. Il y a des animaux qui suivent l'homme très-loin sur les degrés de cette échelle affective; mais à mesure qu'elles s'élèvent, ces facultés se dématérialisent et cessent d'appartenir à la nature animale [1].

Il en est de même des facultés destinées à nous mettre en

[1] Je renvoie au grand et bel ouvrage du docteur Vimont : *Traité de Phrénologie humaine et comparée*, ceux qui voudront suivre l'application des principes phrénologiques sur toute l'échelle des animaux.

rapport avec le monde extérieur, et qui sont situées sur le devant de la tête, dans un rayon marqué par la limite naturelle des cheveux. Les animaux partagent avec nous plusieurs de ces facultés, celles qui sont situées à la base du front et qui sont alimentées par les organes des sens, dont tous les nerfs prennent naissance dans le ventricule antérieur du cerveau. Ils ont, comme nous, la perception et la mémoire [1] — des *formes* — des *lieux* — des *couleurs* — des *sons* — des *temps* et, jusqu'à un certain point, — des *faits* et — des *nombres ;* mais là s'arrête leur intelligence où commence l'abstraction : — la perception de la *cause* et du *rapport*, la *comparaison* leur échappent pour aller former le plus bel apanage de l'intelligence humaine : — la raison.

Il nous reste à examiner la région supérieure, celle des facultés que les phrénologues appellent *sentiments*. Cette région ne forme pas plus que les autres un groupe de facultés séparées par des limites précises. La zone des sentiments communique avec celle des instincts par une transition toute naturelle ; la partie affective et l'intelligence viennent y aboutir chacune de leur côté et se perdre dans la vie de sentiment. De même que, dans le sens horizontal, les instincts se lient

[1] Pour les phrénologues la mémoire est la durée de l'impression reçue. Chaque faculté a sa mémoire, dont l'intensité est en raison directe du volume de l'organe.

tout naturellement aux affections d'un côté et à l'intelligence de l'autre.

Les facultés supérieures dominent et règlent toutes les autres; elles élèvent l'homme au-dessus de l'animal et le mettent en communication avec le Créateur, en lui donnant — le sentiment de sa propre *dignité*, — la notion du *juste* et de l'*injuste*, — la *foi* — l'*espérance* — la *charité* et — l'*admiration* des œuvres de Dieu.

IV.

J'insisterai plus d'une fois sur la nécessité, pour la pratique, de partager la tête en ces quatre masses, avant de chercher à raisonner sur les organes particuliers; d'abord parce que la comparaison est ainsi beaucoup plus facile à établir, ensuite parce que les masses attirent vers elles la résultante de toutes les forces vitales, tandis que les saillies particulières, ce que le vulgaire appelle — les bosses, — n'ont jamais qu'une valeur accessoire et relative.

Je dois aussi me hâter de prévenir que par le mot *organe* les prénologues n'entendent pas un appareil distinct et séparé. Jusqu'ici les circonvolutions du cerveau n'ont permis d'établir aucune démarcation positive d'une faculté à l'autre, et l'expression d'organe n'est employée que pour fixer les idées en indiquant la partie du cerveau où se porte l'action du fluide vital pour donner naissance aux diverses facultés. Cette action produit, il est vrai, des saillies qui affectent des formes plus ou moins constantes, mais néanmoins aucune limite réelle ne sépare les facultés entre elles.

L'action prolongée du fluide sur une faculté augmente généralement le volume de l'organe et quand celui-ci n'a pas assez de place pour se développer librement, il agit sur le crâne, le fait saillir au dehors ou le creuse à l'intérieur jusqu'à le rendre tout à fait transparent. Le défaut d'action laisse atrophier l'organe et la table intérieure du crâne, qui correspond toujours avec la surface du cerveau, se sépare de la table extérieure. On a fait de ce défaut de parallélisme une objection souvent répétée contre l'infaillibilité du diagnostic, mais les différences qui en résultent dans l'épaisseur du crâne, ne sont jamais assez importantes pour déranger les calculs de l'observateur, excepté vers les sinus frontaux, c'est-à-dire dans la région des sourcils, où l'intervalle des deux tables est quelquefois considérable et pourrait induire le phrénologue

en erreur, si l'habitude de l'observation, la mimique et l'ensemble des autres signes ne le prémunissaient contre cette disposition particulière.

D'ailleurs le développement des organes n'est pas si exactement en rapport avec l'activité de la faculté correspondante que des différences de quelques lignes puissent être rigoureusement appréciées dans l'observation. Les phrénologues qui prétendent mesurer la tête de l'homme avec une exactitude géométrique, et au moyen d'instruments de précision, s'exposent à commettre de graves erreurs. Tous les cerveaux n'ont pas la même intensité de force vitale ; le tempérament, l'âge, le milieu dans lequel on vit, doivent être pris aussi en considération. A égalité de volume, un tempérament sanguin offrira au cerveau bien plus d'activité, un tempérament bilieux bien plus de ressort, un tempérament nerveux bien plus de vivacité qu'un tempérament lymphatique. Les organes se dilatent ou se contractent selon qu'ils sont en action ou en repos dans le rayon de l'élasticité relative du cerveau. Il faut donc tenir compte de ces considérations dans la pratique. Mais — toutes les circonstances étant égales, — le développement d'un organe est généralement la mesure d'une faculté.

Tous les organes sont doubles et occupent une place semblable sur chacun des hémisphères, précaution manifeste du Créateur pour nous prémunir contre les accidents physiques de la vie ; de sorte que les lésions partielles du cerveau et les

retraits partiels de la masse cérébrale, n'ont pas plus d'influence sur l'intelligence et sur les autres facultés, que la perte d'un œil sur le sens de la vue.

Il est très-important de remarquer, dès à présent, que les facultés s'aident et se combinent entre elles pour obtenir des résultats qu'une faculté n'atteindrait pas à elle seule. Par combien de chemins différents n'arrive-t-on pas au même but, et combien s'abuse le vulgaire dans l'appréciation des hommes publics dont il ne connaît pas le caractère privé! Certaines facultés, lorsqu'elles sont énergiques, la volonté surtout, donnent à l'esprit bien plus de puissance que les organes n'en accusent à l'extérieur. L'amour-propre, l'ambition peuvent doubler ou tripler l'action d'une faculté naturellement faible, si leurs organes ont deux ou trois fois le développement normal. Tel homme a une intelligence plus que médiocre, avec une avarice très-intense, qui montrera une intelligence raffinée à l'endroit des affaires d'argent. Tel autre n'ayant aucun penchant pour le vol deviendra voleur lorsqu'il y sera poussé par des passions qui demanderont à être satisfaites. C'est l'appréciation de toutes ces circonstances qui fait la difficulté du diagnostic.

Les commençants se dégoûtent souvent de l'étude de la Phrénologie parce qu'ils ne trouvent pas tout d'abord entre le

développement des organes et les manifestations des facultés, l'analogie rigoureuse qu'ils y cherchent. — Tel individu, disent-ils, est devenu meurtrier sans avoir l'organe de la Destructivité, tel autre chez qui se montre la Destructivité n'a jamais commis le moindre meurtre. — Ces gens-là manquent tout simplement de logique et d'analyse. L'observateur se trompe, la nature ne se trompe jamais.

Sur un million de meurtres qui se commettent, il n'y en a pas deux qui soient un effet de la Destructivité seule. La Destructivité est un instrument qui se met au service des autres facultés, mais qui n'agit jamais seule que par suite d'un développement tout à fait monstrueux; elle produit alors ces cas rares de monomanie destructive, dont on ne rencontre des exemples que de loin en loin. Toutes les facultés peuvent conduire au meurtre, quand elles sont très-énergiques, et qu'il se trouve assez de Destructivité pour les servir. L'amour, la vanité, l'avarice, l'ambition, les facultés même les plus morales et les plus saintes en soi, peuvent faire des meurtriers quand elles se combinent avec une Destructivité suffisante, mais ce sont alors ces facultés qui commettent le meurtre et non la Destructivité.

Une faculté simple ne peut seule donner naissance à un effet complexe, mais les acceptions viciées de la plupart des mots de la langue usuelle empêchent les gens du monde de distinguer les idées complexes des idées simples. Or c'est là

un des principaux écueils de l'analyse phrénologique. On ne l'évite qu'en ayant toujours soin de généraliser le plus possible et de ramener à sa plus simple expression la tendance des organes et des facultés. Ainsi l'Acquisivité, qui est absolument — l'instinct de s'approprier, — ne signifie pas, comme on le pense trop souvent, l'instinct du vol, ni l'avarice, quoique ce soient là ses effets les plus ordinaires; c'est aussi l'instinct de s'approprier les choses soit physiques, soit intellectuelles, soit morales, vers lesquelles le caractère a le plus de propension. l'Idéalité, ou — le sentiment qui idéalise, qui embellit, qui poétise; le sentiment du beau, — ne fait pas à elle seule les poëtes, quoique les Phrénologues l'appellent souvent l'organe de la poésie. Il faut qu'elle soit servie par des organes plus ou moins parfaits, et surtout par ceux qui réfléchissent les images du monde extérieur; car, qu'est-ce que la poésie, sans le sentiment de la forme et des beautés naturelles? Une faculté de la vie intérieure ne peut guère se manifester au dehors que par sa combinaison avec un objet sensible, et de leur côté les sensations restent stériles si leur perception ne se réfléchit vers une faculté intérieure, comme les rayons solaires ne deviennent lumière et chaleur qu'après leur réflexion sur le globe terrestre. Les animaux, dont la plupart possèdent des sens bien plus parfaits que les nôtres, perçoivent sans réfléchir et appliquent immédiatement leurs perceptions, au profit de leurs instincts.

Une perception exquise du monde extérieur ne suffit donc pas à l'homme pour lui en faire comprendre les beautés, comme le sentiment absolu du beau, sans la perfection des organes, ne lui donne qu'une poésie interne, abstraite, et reste impuissante pour lui faire admirer le monde extérieur. Ce n'est qu'en traversant le prisme de l'Idéalité que les perceptions s'empreignent de poësie, et portent jusqu'au Moi la perception du beau.

Chaque homme a son prisme idéal, comme il a toutes les autres facultés qui constituent l'homme, mais dans des dimensions et des puissances variées ; chacun aussi l'applique aux organes qui ont chez lui le plus de perfection, et comprend le beau sous des formes particulières.

J'ai besoin de répéter encore une fois que l'activité des organes s'augmente de celle du tempérament, ainsi que de l'exercice, de l'exemple, etc., de sorte que leur développement ne donne pas la mesure absolue des facultés. Il serait imprudent de vouloir juger, au volume des organes, les facultés de deux individus qui différeraient de tempérament, d'éducation, en un mot qui ne seraient pas placés dans des circonstances semblables. Les raisonnements ne sont absolument vrais que pour la mesure relative des organes d'une même tête, à moins que les différences de volume ne soient assez saillantes pour former un contraste évident d'une tête à l'autre.

Une dépendance essentielle de la Phrénologie est la *Mimique*, branche importante qui demanderait à elle seule un traité particulier. Chaque organe ou chaque groupe d'organes ont leur mimique; c'est-à-dire que la région où le fluide vital se porte avec le plus d'activité est entraînée par lui dans le même sens et donne à la tête une inclinaison très-significative. Son attitude peut indiquer à elle seule le caractère habituel. Le mouvement instinctif de la tête à la vue d'un objet, d'une personne, à l'audition d'une parole, révèle bien souvent le sentiment qui les accueille. L'excitation particulière d'un organe se trahit souvent par une démangeaison qui attire instinctivement la main, et l'on peut, chez les personnes qui cèdent facilement à cette démangeaison, suivre le cours des idées en observant attentivement le manége des doigts sur la tête.

V.

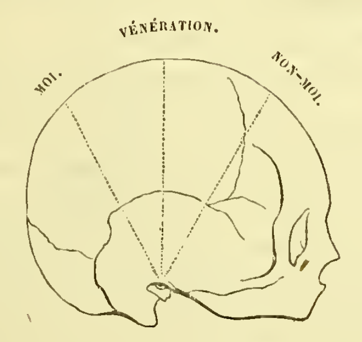
Une des observations les plus intéressantes que suggère l'examen de la classification phrénologique, c'est que toutes les facultés sont liées entre elles par un enchaînement naturel et nécessaire, dans toutes les directions, verticale, horizontale et oblique. Chacune se trouve occuper précisément la place que lui assignerait une analyse rationnelle entre les autres facultés. Celles qui occupent le centre d'une des grandes divisions, sont celles qui résument toute la masse et forment comme

autant de pôles qui ont pour pôles opposés des facultés généralement opposées. Celles qui occupent les régions intermédiaires sont celles qui servent d'intermédiaires à leurs voisines et s'y rattachent par une relation plus ou moins sensible.

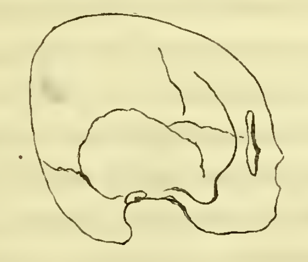
Ainsi, par exemple, l'*Acquisivité*, ou tendance à acquérir, a pour tendances voisines la *Dissimulation* et la *Prudence*, deux auxiliaires puissants ; au-dessus, dans la région des sentiments, l'*Espérance* ou l'avenir, au profit de qui elle fonctionne ; la *Merveillosité*, ou agrandissement des impressions, et l'*Idéalité*, ou sentiment du beau, qui toutes deux l'élèvent, l'ennoblissent, et transforment l'avarice en ambition ; enfin, vers la vie extérieure, la *Constructivité*, qui dirige l'instinct de la propriété vers les constructions, les bâtiments, l'industrie et le commerce.

On peut successivement se rendre compte ici de la position nécessaire de chaque faculté en la comparant, soit aux facultés qui l'avoisinent, soit à celles qui lui sont opposées. Le sentiment du *Moi* est situé sur la région postérieure de la tête parce qu'il appartient à la vie intérieure; il en occupe la partie la plus élevée, parce qu'en effet il domine la vie intérieure et lui sert de transition aux sentiments supérieurs. Le Moi, ainsi considéré, a pour pôle inférieur le Moi animal, le Moi des instincts, qui se trouve à la partie postérieure inférieure : il a pour pôle horizontal l'Amour des autres créatures, qui occupe la partie opposée. C'est-à-dire antérieure en raison

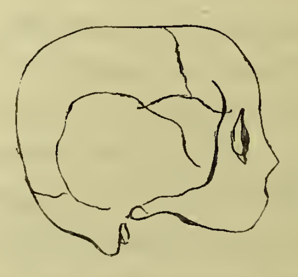
de ses rapports avec le monde extérieur, et supérieure à titre de sentiment élevé. Au milieu se trouve la vénération, qui, dans une tête normale, domine le Moi et le Non-moi, et lui donne la forme sphérique.



Le profil d'une tête offre toujours un de ces points plus élevé que les deux autres : si c'est le milieu, la Vénération domine les autres sentiments, si c'est la partie postérieure, elle indique la prédominance de l'Estime de soi et de la Volonté.



Si c'est la partie antérieure, le Non-moi, la Bienveillance, l'emportent ; mais cette disposition n'a presque jamais lieu ; on ne rencontre que fort peu de têtes qui soient plus élevées en avant qu'en arrière ; on en voit plus souvent où les deux parties sont de niveau.



Alors, les deux facultés se faisant équilibre, la moindre influence du monde extérieur qui vient agir sur la Bienveillance, fait pencher le plateau antérieur de la balance au préjudice de l'autre, c'est-à-dire du Moi ; l'individu se laisse aller au plaisir qu'éprouve cette faculté, et sacrifie trop souvent son intérêt à celui des autres ;—aussi Dieu ne nous a-t-il pas commandé d'aimer notre prochain plus que nous-même, mais seulement comme nous-même.

Il en est de même pour l'Intelligence : le front, qui donne la mesure de son domaine, peut se diviser en trois régions superposées, dont l'inférieure est affectée aux perceptions des sens, la supérieure aux perceptions abstractives , et celle

du milieu aux perceptions qui tiennent des sens aussi bien que de l'abstraction. Ainsi, la région inférieure, celle des sourcils, renferme les organes qui perçoivent les attributs des corps : l'étendue, la forme, la couleur, etc. ; les hommes qui excellent dans les facultés où le *coup d'œil* joue le principal rôle, ont la partie inférieure du front plus saillante que le reste. Le milieu du front représente la perception et la mémoire des faits ; le fait prend son origine dans la sensation, mais déjà il commence à dégager de l'abstraction, à savoir : — le fait en lui-même, le fait absolu. Les enfants, si remarquables par leur mémoire de faits, et dont la perception est encore faible, ont le front bombé : les faits s'accumulent au milieu du front et y restent, parce que l'organe abstractif est aussi trop faible pour les attirer plus haut. Les fronts bombés sont le partage de la nature la plus commune ; les gens curieux du fait en lui-même sans déduction ; ceux qui aiment les récits, les contes, les romans, pour le seul plaisir de la narration ; les historiens et les politiques sans portée philosophique ont aussi le front bombé. Mais quand l'abstraction se dégage avec quelque activité des perceptions reçues par les sens, elle va se loger au plus haut du front, qui se dilate comme pour lui servir de cornue, et la séparation devient plus marquée entre la région inférieure et la supérieure. Alors le milieu du front se creuse, la mémoire des faits diminue, parce que la réflexion et la causalité élaborent plus

promptement les perceptions reçues, les attirent et les empêchent de séjourner en parasites dans le réservoir des faits. Si l'esprit se laisse aller trop facilement à cette disposition, il ne voit, n'entend, ne touche rien qu'il ne réfléchisse en même temps sur ses perceptions ; le front se bombe par le haut, de plus en plus, le milieu se creuse et la mémoire des faits se perd à proportion. Si le front continue à faire saillie et à dépasser les régions inférieures, la réflexion absorbe les facultés perceptives, et n'y trouvant plus les matériaux proportionnés à son activité, elle travaille dans le vide, c'est-à-dire dans le faux ; elle opère sur des théories dénuées de fondement.

L'Intelligence, ou la partie du front dégarnie de cheveux, recevant du dehors les impressions des sens qui se réfléchissent de là vers le Moi, lequel les élabore et les combine avec les facultés innées instinctives, affectives et morales, et les transsude hors de toute la partie chevelue, l'Intelligence peut se comparer à la fournaise d'une machine à vapeur qui reçoit par une ouverture plus ou moins large, le combustible destiné à mettre l'eau en état d'ébullition et à dégager la vapeur du liquide. On objectera peut-être que des hommes qui ont le front très-ouvert et très-dégarni de cheveux sont quelquefois très-stupides. Sans entrer ici dans une démonstration phrénologique qui trouvera sa place plus tard, je me bornerai à dire que quelquefois la combustion manque d'activité parce que l'ouverture du foyer est beaucoup trop grande relative-

ment à sa capacité, ce qui n'est pas favorable à l'établissement du courant d'air.

En général, les règles phrénologiques doivent toujours laisser sous-entendre la condition : — *toutes choses égales d'ailleurs*, — condition indispensable et qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'application.

Lorsqu'une des grandes divisions du cerveau se trouve dans une trop grande disproportion avec les autres, — soit en plus, soit en moins, — toutes les facultés en général souffrent de son excès ou de son défaut. Si des Instincts trop violents sont la source de grands désordres, des Instincts trop faibles affaiblissent chez l'individu le désir de sa conservation et le poussent souvent au suicide. Des Affections trop vives ou le manque d'Affections amènent le même résultat. Des Sentiments élevés qui ne s'appuient pas sur une intelligence suffisante, s'exaltent trop facilement, détachent l'élément spirituel de l'élément matériel et produisent l'aliénation mentale, ou la monomanie si un organe seul est surexcité [1].

[1] L'ivresse produit le même résultat en dilatant outre mesure le fluide nerveux et en rompant son équilibre avec l'élément matériel. L'aberration des songes est produit également par un défaut d'équilibre entre l'activité de l'élément spirituel et celle du corps.

Au contraire, une Intelligence trop active qui déborde les régions de la vie intérieure et qui n'est pas réglée par des sentiments assez élevés, s'agite dans le faux, parce qu'elle reste en dessous de la zone des vérités éternelles qui dominent le raisonnement.

En effet, si l'Intelligence entraîne trop aisément l'esprit vers le monde extérieur, et y va puiser la plus grande partie de ses idées et de ses connaissances, l'élément objectif domine bientôt le subjectif, et son autorité l'emporte dans tous les jugements où l'esprit est en opposition avec la matière; de là le matérialisme et ses erreurs.

J'entends par erreurs les vérités relatives qui ne sont pas absolument, éternellement vraies; car l'erreur n'est autre chose qu'une vérité incomplète. Le faux et le vrai absolus sont deux abstractions qui se perdent, par deux côtés opposés, dans l'infini; en devenant relatives, c'est-à-dire objectives, l'erreur ou la vérité prennent place sur un degré plus ou moins élevé de l'échelle, et deviennent plus ou moins vraies, plus ou moins fausses, selon qu'elles s'approchent davantage de la vérité ou de l'erreur absolues.

Pour porter un jugement tout à fait exempt d'erreurs, l'esprit devrait renfermer tous les éléments de la vie physique et morale au même degré; s'il incline de préférence vers la vie des instincts, l'idée de l'utile sera sa principale autorité; s'il

se replie vers les affections de famille ou de société, la satisfaction intérieure de ces penchants fera nécessairement pencher la balance de ce côté ; si les sentiments dominent l'organisation, la morale dictera la sentence ; enfin si la vie extérieure l'emporte, l'esprit mettra toute sa confiance dans le seul témoignage des sens.

Voilà pourquoi aucune vérité relative ne saurait être absolument vraie ; voilà comment le vrai et le faux rentrent dans la même catégorie que le mouvement et la résistance, le chaud et le froid, etc. Je vais en donner quelques exemples.

Supposons trois observateurs placés l'un au bas, le second à mi-côte, le troisième au sommet d'une montagne, et regardant tous trois un clocher. L'observateur inférieur jugera que le clocher dépasse l'horizon, celui du milieu affirmera que l'horizon est de niveau avec le clocher, et le plus élevé soutiendra que le clocher reste au-dessous de l'horizon. Lequel des trois sera dans le vrai? Ils auront raison tous trois à leur point de vue respectif; tous trois soutiendront leur opinion avec conscience, et celui-là seul qui aura observé par les trois points successifs pourra comprendre la partie d'erreur et la partie de vérité relatives qui entreront dans le jugement porté par les deux autres.

Maintenant supposons qu'il s'agisse d'examiner cette pro-

position que — l'or est une chimère. Assurément l'homme chez qui les instincts et l'acquisivité domineront les autres facultés ne partagera point cet avis; tandis que l'homme moral et désintéressé fera peu de cas des richesses en elles-mêmes. —Tous deux auront raison à leur point de vue.

Dans une question d'art et d'utilité à la fois, comment espérer que celui chez qui domine l'idée de l'utile, porte le même jugement que celui chez qui brille avant tout le sentiment de l'art ? Et qu'on ne dise pas que l'un a raison et que l'autre a tort; car tous deux ont encore raison à leur point de vue. Pour l'un l'utile n'est rien; pour l'autre l'art n'existe pas. Les gens privés du sentiment poétique lisent des vers pour y chercher des idées qu'ils aimeraient tout autant exprimées en prose. Ils ont raison de nier la poésie, car pour eux la poésie n'est point. A force d'en entendre parler, ils finissent par croire à son existence, sur l'autorité des autres hommes, comme l'aveugle ou le sourd croient à la lumière et au bruit; mais alors ils se forment une poésie à l'image des idées dont ils sont capables, — comme ce sourd qui, pour se figurer un son éclatant, pensait, disait-il, à quelque chose comme de l'écarlate, — ou cet aveugle qui, au moyen d'une analogie semblable, concevait une lumière éclatante en la comparant au bruit du tambour.

Ne vous flattez pas davantage de faire croire aux extases du mysticisme, aux merveilles du somnambulisme, aux révéla-

tions des secrets pressentiments, les esprits matérialistes qui n'ont pas été doués du sens nécessaire pour les comprendre. Les hommes positifs qui nient ce qu'on appelle à tort — les faits surnaturels, — ont parfaitement raison à leur point de vue, car leur nature vit en-dessous de ces régions sublimes, et ils récuseront les autorités les plus irrécusables, sous prétexte que les mêmes faits ne s'opèrent pas pour eux; comme l'homme prosaïque nie la poésie parce qu'elle ne se révèle pas à lui. Deux contradicteurs acharnés qui disputent sur ces matières, font à un phrénologue l'effet de ces observateurs qui mesurent la hauteur d'un clocher d'un point de vue différent.

Le père de la Phénologie, Gall, qui n'était ni un idéologue, ni un esprit systématique, n'est pas arrivé de prime abord à la classification des facultés, telles qu'elles sont notées sur son prototype. C'est par l'expérience qu'il est parvenu à déterminer l'action des forces vitales et la portion du cerveau sur laquelle elles agissent. Il s'est trouvé que la seule observation des faits a donné la classification la plus complète et la plus rationnelle des facultés humaines. Il y avait si peu de convention et d'hypothèse dans ce classement, que Gall et les premiers phrénologues venus après lui crurent y rencontrer des contradictions, que la généralisation de plus en plus élevée du système a fait disparaître tout naturellement, parce que les manifestations observées se trouvaient bien réellement à

leur place. Ainsi, l'illustre Broussais, à qui nous devons jusqu'à présent le manuel le mieux résumé de la science [1], se demandait pourquoi l'organe de la compassion, de la charité, de la bienveillance, se trouvait si éloigné de la région des affections et de l'amitié. Il avouait à ses élèves que cette contradiction lui paraissait vraiment inexplicbale. Le savant professeur n'avait pas réfléchi que la bonté, ou la bienveillance générale, dont les effets sont de nous faire aimer notre prochain, et compatir aux maux des autres créatures en général, est précisément un sentiment opposé à l'affection particulière qui nous attire vers un ou plusieurs individus choisis à l'exclusion des autres; que la famille, l'amitié, la patrie, sont autant de degrés d'égoïsme; — affections très-légitimes, si l'on veut, et source de délicieuses jouissances, mais aussi peu louables en elles-mêmes que l'amour de soi; tandis que la compassion, l'amour du prochain, abstraction faite des liens de parenté, d'amitié, d'habitude qui l'unissent à nous, est un sentiment aussi noble que désintéressé; il n'avait pas songé que l'amour de la patrie, celui de tous les préjugés qui a attiré le plus de fléaux sur la terre et fait couler le plus de sang humain, sera maudit dans les siècles à venir, quand les hommes ne feront qu'une seule nation et seront tous frères,

[1] Cours de Phrénologie professé au Val-de-Grâce. 1 vol. in-18.

pour réaliser cette parole de l'Évangile : — *Et vos omnes fratres estis.*

Car, comme dit le poëte :

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes et ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces,
Sa voûte a-t-elle un bord, une ligne, un milieu?
Nations ! mots pompeux pour dire barbarie?
L'amour s'arrête-t-il où s'arrête vos pas?
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas *.

* Lamartine.

VI.

Mais ici se présente une question importante : — en vertu de quelle autorité sommes-nous portés à donner aux sentiments supérieurs la prédominance sur les facultés inférieures? Si l'homme éprouve plus de jouissances à se laisser aller à ses penchants et à ses instincts animaux qu'à la satisfaction de ses facultés supérieures, qui l'éclairera sur le bien et le mal de ses tendances? Si les plaisirs matériels et les plaisirs moraux sont également à sa portée, si le vice et la vertu le solli-

citent à la fois, de quel côté doit se tourner sa préférence?

Tout homme en naissant reçoit la somme de facultés supérieures nécessaire pour régler son organisme. Toute tête a son sommet : — un point plus élevé que les autres, par où s'échappe la partie la plus subtile du fluide vital. — Ce point est toujours situé dans la région des Sentiments, quoiqu'il penche plus ou moins vers les régions antérieure, postérieure ou latérale. Or, les Sentiments sont, d'après la classification phrénologique :

1° Sur la limite, au centre des Sentiments, des Affections et des Instincts, le *Moi*, principe de la sensibilité humaine;

2° Un peu plus haut, la *Volonté*, principe de l'activité humaine, qui produit la fermeté, la persévérance, les *principes* proprement dits;

3° La *Conscience*, qui donne la notion du vrai et du faux, du juste et de l'injuste;

4° L'*Avenir*, qui donne l'espérance d'un bonheur futur et d'une autre vie;

5° Le *Merveilleux*, qui fait admirer les œuvres de Dieu et conduit aux idées surnaturelles;

6° Au sommet de la tête, la *Vénération*, c'est-à-dire la soumission, la croyance, la foi, l'infini;

7° En avant des deux côtés, l'*Idéalité*, c'est-à-dire le beau,

la poésie, le rapport des choses mondaines aux choses divines ;

8° L'*Imitation*, ou tendance à imiter ce qui nous parait beau, bien, vrai, etc. [1] ;

9° Au sommet du front, la *Compassion*, c'est-à-dire la bonté, la charité, la générosité, l'abnégation, la morale par excellence, le bien.

Ces Sentiments sont innés et ne relèvent d'aucune autorité que de la leur propre, si ce n'est de l'infini ; ils dominent l'Intelligence, les Affections et les Instincts ; — ils peuvent se ramener à ces trois idées générales qui absorbent toutes les autres :

Le Vrai, — Le Beau, — Le Bien,

et vont se perdre elles-mêmes dans l'infini dont elles sont les attributs éternels. Le vrai, le beau et le bien ont sur l'esprit une autorité absolue à laquelle il lui est impossible, quoi qu'il fasse, de se soustraire. L'homme peut les comprendre à sa manière, dans la limite de son organisation individuelle, mais s'il se trompe sur le vrai, le beau et le bien relatifs, il ne dépend pas

[1] Chez les animaux, qui n'ont pas la conscience d'eux-mêmes, l'imitation est un instinct purement machinal.

de lui de se révolter contre l'autorité du vrai, ni du beau, ni du bien absolus. Il peut agir en contradiction avec ces trois principes, mais il ne dépend pas de lui de le faire sans avoir la conscience de sa faute. Cette mystérieuse trinité est la vraie lumière, celle qui éclaire tout homme venant en ce monde, et selon qu'il la reçoit sous l'une ou l'autre de ses faces, il la suit dans telle ou telle direction. De là les différentes morales qui servent de guides aux hommes et qui prennent leur source soit dans la révélation, soit dans l'espérance d'une autre vie, dans l'amour du prochain ou dans tout autre sentiment supérieur.

Mais l'éducation, l'exemple, les événements, en excitant l'activité plus ou moins grande des facultés inférieures, c'est-à-dire l'Intelligence, les Affections, les Instincts, déplacent la résultante des forces vitales, au préjudice des facultés supérieures, c'est-à-dire de la vie morale, et suivant qu'elles l'abaissent en arrière, sur les côtés ou en avant, transforment les Instincts que Dieu nous avait donnés pour notre usage, en passions brutales, les Affections intérieures en égoïsme et l'Intelligence en instrument d'immoralité.

Car l'épanouissement du cerveau, de l'enfance à l'âge mur, suit une direction physique parallèle à sa direction morale, et la Phrénologie nous enseigne que — « le volume des parties du cerveau qui représentent les facultés, augmente chez l'homme à mesure qu'il se laisse aller à ses penchants et à

ses instincts, qu'il exerce son intelligence ou qu'il obéit à ses sentiments supérieurs [1]. »

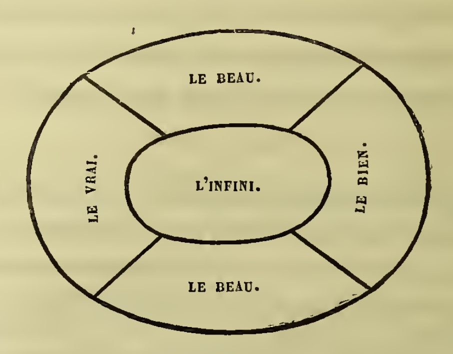
Les trois idées absolues qui gouvernent toute l'activité humaine, le vrai, le beau, le bien, la Phrénologie nous les montre composant le groupe des sentiments qui dominent notre organisation morale aussi bien que physique : — l'Infini

[1] Les sociétés phrénologiques d'Angleterre, et surtout d'Écosse *, qui marchent en tête du mouvement de la science, ont obtenu de beaux résultats dans la modification du crâne par l'éducation. George Bidder en est un des plus curieux exemples. Né dans une condition très-obscure, il fut élevé sous la direction de M. Dewille, phrénologiste anglais, qui suivit le développement de ses facultés et prit soin de mouler sa tête à diverses époques, depuis l'âge de huit ans jusqu'à trente. Ces empreintes, conservées par la société d'Édimbourg, montrent un rapport constant entre le développement des organes phrénologiques et les diverses facultés qui furent cultivées en lui, depuis le temps où il suivait son père en qualité de bohémien ambulant, jusqu'à ce qu'il fût devenu un des ingénieurs les plus distingués de Londres.

Le développement des organes sur le crâne ne s'arrête que lorsque les facultés de l'homme arrivent à leur déclin. Encore a-t-on des exemples d'organes qui ont augmenté de volume jusqu'à un âge très-avancé.

* On compte en Angleterre et en Écosse près de quarante sociétés phrénologiques. Le *Traité de Phrénologie* de M. G. Combes, président de la Société d'Édimbourg, est considéré comme un ouvrage classique. Il a été traduit en français par le docteur Lebeau. Bruxelles, 2 vol. in-8°, Haumann et Ce. 1840. Un autre ouvrage de M. G. Combes, *The Constitution of Man*, a eu treize éditions.

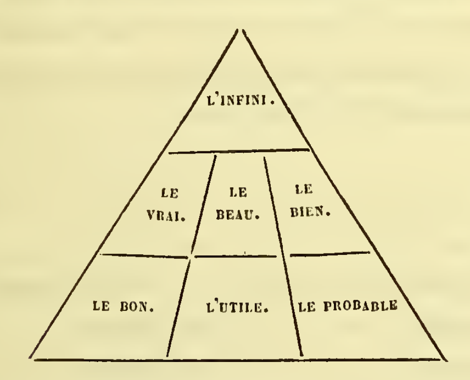
ou l'éternel, l'absolu, le divin, Dieu, au sommet ; — au-dessus de la vie intérieure, le vrai ; — au-dessus de la vie extérieure, le bien, et — latéralement, le beau, comme pour relier le vrai et le bien et compléter la couronne autour de l'infini.



Je n'invente pas ; — je ne compose pas un système ; — je suis parti de ces principes découverts par l'observation, — que les hommes dont toutes les idées s'élèvent vers l'infini, vivent par le sommet de la tête, c'est-à-dire ont une forme de tête à peu près conique ; — que les hommes consciencieux ont la tête large et élevée à la partie supérieure postérieure ; — que les hommes moraux ont la partie supérieure antérieure également large et élevée ; enfin — que les hommes d'imagination se font remarquer par l'élévation et la largeur des parties supérieures latérales.

Au-dessous de ces facultés générales résident les Affections représentées par l'idée de *Bon* — dans le sens d'*agréable* —

les Instincts, par l'idée d'*Utile*, l'Intelligence, ou les moyens de communication avec le monde extérieur, les organes des sens et de la pensée, qui réfléchissent les perceptions vers le moi, l'apparence, représentée par l'idée de *Probable*.



N'est-il pas merveilleux, en vérité, que ce symbole où les idées fondamentales sont classées dans un ordre naturel et nécessaire, soit précisément le type d'après lequel nous sommes physiquement et moralement conformés? Et que penser de l'aveuglement des philosophes qui cherchent et construisent encore dans le vague des théories et des systèmes individuels, quand la nature nous montre écrites sur la tête de l'homme, la statique et la dynamique de ses principes moraux?

Qu'on attaque, si l'on veut, les subdivisions peut-être trop multipliées que les Phrénologues ont établies de nos organes, et dont quelques-unes sont au moins douteuses; à la bonne

heure; — et encore devrait-on leur savoir gré de louables efforts pour arriver à la connaissance de la vérité; — mais les principaux organes sont admis sans aucune contestation par tous ceux qui ont voulu prendre la peine de les observer, et l'expérience est là pour les confirmer tous les jours. Il n'est donc plus permis aujourd'hui de méconnaître ce grand principe fondamental de la Phrénologie :

Que l'action vitale, selon qu'elle se porte vers les directions :

Supérieure, active en nous les Sentiments moraux;
Antérieure, — — l'Intelligence;
Postérieure, — — les Affections;
Latérale, — — les Instincts animaux;

Que lorsqu'elle se porte dans des directions composées, elle donne naissance à des facultés complexes relatives aux facultés fondamentales qui les avoisinent.

Tous les systèmes philosophiques et physiologiques qui ne s'appuieront pas sur ce grand principe flotteront dans le vague et l'hypothèse. Et pourtant que de temps ne doit-il pas s'écouler avant que la Phrénologie soit reconnue universellement comme la base de toutes les sciences philosophiques et naturelles! Les philosophes de nos jours, qui suivent avec la foule les détours infinis de la route battue,

seront tout étonnés, si après une marche longue et pénible ils atteignent un jour la vérité, de trouver les Phrénologues arrivés au but depuis longtemps parce qu'ils se seront frayé un chemin direct à travers la forêt des préjugés.

Mais comment la partie morale de la Phrénologie se concilie-t-elle avec l'idée de la responsabilité humaine et du libre arbitre? — Voilà la grande question.

La question du libre arbitre, pour la plupart des hommes, n'est pas une question à examiner, elle est préjugée : c'est un principe. Si l'on approfondissait cette question avec un esprit droit et désintéressé, on saurait bien à peuprès à quoi s'en tenir; mais la plupart des moralistes ne veulent pas même qu'on la révoque en doute. — Ils veulent le libre arbitre. — Sans le libre arbitre, s'écrient-ils, point de morale, point de religion possible! Ceux-là ne veulent pas, ils ne peuvent pas admettre la Phrénologie, parce qu'en effet elle semble en contradiction avec un principe admis *à priori*. Or il en est du libre arbitre comme de toutes les questions humaines; ceux qui admettent le libre arbitre de l'homme, dans toute sa plénitude, sont dans le faux, autant que ceux qui le nient absolument. L'homme n'est libre que dans une sphère très-restreinte, il n'est libre que jusqu'où Dieu lui a donné la puissance et la volonté de l'être; il n'est responsable que jus-

qu'à proportion de la puissance et de la volonté qu'il a reçues de lui. Envisagé sous ce rapport, le libre arbitre devient une faculté phrénologique comme les autres; c'est la Volonté, plus ou moins puissante, plus ou moins bornée par l'organisme et par la nature extérieure. Je ne suis libre de lever le bras qu'autant qu'il n'est pas enchaîné ou paralysé; je ne suis libre de faire le bien qu'autant que j'en ai les moyens.— Mais, dira-t-on, vous êtes libre au moins de le vouloir. — Oui, jusqu'à proportion de la volonté que Dieu m'a donnée. Nierez-vous que tous les hommes aient une intensité de volonté différente? — Priez et vous obtiendrez. — Mais il me faut la volonté de prier; la Grâce elle-même est une faveur de Dieu; il sait à qui il la donne, il sait le compte qu'il en doit demander.

Le célèbre Bayle compare la volonté de l'homme à une girouette qui obéirait au vent, tout en *croyant* obéir à ses propres désirs [1]. En vérité il faut que l'homme soit bien or-

[1] Un philosophe qui ne sera certainement point soupçonné de matérialisme, et l'un des plus illustres défenseurs du libre arbitre, Leibnitz, admet cette comparaison comme fort raisonnable et ne trouve pas qu'elle soit contraire au principe de la liberté. Un peu plus loin il ajoute :

« La spontanéité de nos actions ne peut donc être révoquée en doute, comme Aristote l'a bien défini en disant qu'une action est spontanée quand son principe est dans celui qui agit : *spontaneum est, cujus*

gueilleux et bien sot pour se figurer que sa volonté particulière n'est soumise à aucune influence supérieure, et que par conséquent toutes les volontés collectives sont libres d'aller où

principium est in agente. Et c'est ainsi que nos actions et nos volontés dépendent entièrement de nous. Il est vrai que nous ne sommes pas les maîtres de notre volonté directement, quoique nous en soyons la cause; car nous ne choisissons pas nos volontés comme nous choisissons nos actions par nos volontés. »

« Tous ceux qui admettent le libre arbitre proprement dit n'accorderont pas pour cela que la détermination vienne d'une cause indéterminée. Saint Augustin et les Thomistes jugent que tout est déterminé..... Quoique je ne voie pas toujours la raison d'une inclination qui me fait choisir entre deux partis qui paraissent égaux, il y aura toujours quelque impression quoique imperceptible, qui nous détermine. Vouloir faire simplement usage de sa liberté, n'a rien de spécifiant ou qui nous détermine au choix de l'un ou de l'autre parti..... Une liberté d'indifférence indéfinie, et qui fût sans aucune raison déterminante, serait aussi nuisible et même choquante qu'elle est impraticable et chimérique. L'homme qui voudrait en user ainsi ou faire au moins comme s'il agissait sans sujet, passerait à coup sûr pour un extravagant. Mais il est très-vrai aussi que la chose est impossible quand on la prend dans la rigueur de la supposition, et aussitôt qu'on en veut donner un exemple, on s'en écarte et on tombe dans le cas d'un homme qui ne se détermine pas sans sujet, mais qui se détermine plutôt par inclination ou par passion que par jugement. Car aussitôt que l'on dit : « Je méprise les jugements de ma raison, par le seul motif de mon bon plaisir, il me plaît d'en user ainsi; » c'est autant que si l'on disait : « Je préfère mon inclination à mon intérêt, mon plaisir à mon utilité.» (*Essais sur la bonté de Dieu*, Part. III.) — Un Phrénologue ne parlerait pas autrement.

elles veulent, sans direction, sans contrôle; de retarder ou de précipiter la marche des idées, des événements; d'arriver au but avant ou après l'heure marquée! Les lois qui régissent l'humanité ne diffèrent point des lois qui règlent le monde physique. Libre de se mouvoir dans une certaine sphère d'activité, le monde moral obéit sans s'en apercevoir à un mouvement providentiel, comme la terre, en même temps qu'elle tourne sur son axe, et que ses habitants s'agitent sous son atmosphère, est emportée dans l'espace autour de l'axe du monde. La liberté morale de l'homme est à la liberté morale de l'humanité, comme la force appelée cohésion est à la pesanteur terrestre,—forces opposées dérivant néanmoins d'un principe unique. L'humanité suit une route fatale et n'a la permission de dévier que dans la largeur du chemin. Elle peut se reposer un instant, mais il faut qu'elle double le pas pour rattraper les minutes perdues; elle peut devancer le progrès naturel des idées, mais si elle va trop loin, sa propre élasticité la refoule d'autant plus en arrière qu'elle a fait plus d'efforts pour avancer. De là les révolutions humaines et leurs réactions; de là la difficulté de faire adopter par la foule des vérités précoces qui luisent déjà aux yeux de quelques privilégiés.

Telle est aussi la limite dans laquelle l'homme peut faire usage de son libre arbitre. Il est certain que la somme de vo-

lonté que Dieu a donnée à l'homme, celui-ci a le libre arbitre de la dépenser, tant qu'une force extérieure ne s'y oppose pas. S'il a deux bras à sa disposition, il est évidemment libre de lever le droit ou le gauche. Dire que le mobile qui l'aura poussé à lever celui-ci plutôt que celui-là, remonte encore à une cause supérieure, c'est une proposition qui, pour être vraie, ne contrarie en rien le principe du libre arbitre. C'est comme si l'on prétendait que Dieu est nécessairement obligé de nous donner des marques de sa bonté et de sa puissance parce qu'il est bon et puissant. Vouloir qu'il n'y ait pas de libre arbitre tant qu'il sera dominé par une cause première, c'est vouloir un effet sans cause, c'est-à-dire une absurdité; nous nous engageons alors dans ces régions lointaines et obscures de l'infini où l'homme arrive à la limite de son intelligence et ne voit plus rien devant lui, si ce n'est qu'il n'y aura pas de fin.

La Phrénologie n'enseigne pas que l'homme est absolument l'esclave de ses penchants; qu'il est fatalement poussé au crime par des instincts irrésistibles, — quoiqu'en effet cela arrive dans certains cas exceptionnels, qu'il est impossible de nier à moins de fermer les yeux à l'évidence. Ces exceptions sont nécessaires pour que le principe de la variété infinie règne dans toute sa plénitude. — Mais la Phrénologie admet, ou plutôt elle observe, que la volonté, l'éducation, les bons exemples parviennent ordinairement à donner aux senti-

ments trop faibles par eux-mêmes la force de contre-balancer les penchants et les instincts. Elle inspire pour les malheureuses organisations que l'indifférence et l'égoïsme de la société achèvent souvent de pousser au crime, plus de pitié que d'indignation. Tout en accordant à celle-ci le droit de réprimer et de prévenir le mal, elle lui refuse le droit de faire de sa punition un acte de vengeance. Elle élève enfin l'esprit à cette indulgence, à cette charité fraternelle qui doit être de toutes les vertus la plus agréable à Dieu, car elle est la plus noble de toutes et la plus douce à pratiquer.

Sans doute ces inégalités d'organisations et ces obstacles mis à la liberté de l'homme paraissent au premier abord en contradiction avec la justice et la bonté divines qui semblent les avoir répartis arbitrairement. Sans doute cette question suprême reste inexpliquée sur la terre, mais elle sort du domaine de la Phrénologie. Aucune morale, aucune religion n'ont jamais posé en principe que les hommes naissent tous dans des conditions égales : la Philosophie comme la Théologie et la Phrénologie, qui doit un jour les concilier, ou si l'on veut les réconcilier, ne sont pas plus avancées sur ce point. L'Église reconnaît que les hommes sont inégalement partagés ici-bas, mais elle a foi dans la justice divine pour qu'il soit tenu compte à chacun des obstacles qu'il a eu à vaincre. La Philosophie reconnaît

aussi cette injustice apparente, mais comme elle ne peut concevoir la divinité sans les attributs de la justice et de la bonté, elle est obligée de reconnaître qu'une compensation doit nécessairement exister dans un autre monde, si ce n'est dans celui-ci, et cette nécessité, doit être selon moi, la meilleure de toutes les preuves d'une autre vie.

La Phrénologie doit s'incliner, comme la Philosophie et l'Église, devant les desseins mystérieux du Créateur. S'il n'a pas cherché à dissimuler ses choix et ses prédilections; s'il a inégalement réparti la sagesse, la force, la beauté, l'intelligence, ne nous révoltons pas contre les signes visibles qui révèlent ses élus et ses réprouvés. Un seul malheur descend-il sur la terre, un seul crime se commet-il sans la permission de Dieu? Mais que prouvent contre la justice et la bonté de Dieu les plus grands crimes et les plus grands malheurs? — Le monde est si beau! l'intelligence, la vertu, toutes les créations de Dieu sont si belles, sa puissance, sa bonté sont si grandes! Et nous fermerions les yeux devant des contradictions apparentes, dans la crainte de le trouver injuste et méchant! Ouvrons les plutôt, étudions ses œuvres avec franchise, avec confiance, et chaque pas que nous ferons vers la connaissance de la nature sera pour nous un sujet d'admiration et d'amour.

FIN.

ERRATUM :

Page 51, *ligne* 5, *au lieu de :* reste impuissante, *lisez* : reste impuissant.